

DES MOTS À L'OREILLE

Les lectures publiques d'oeuvres littéraires fleurissent à Montréal

Stéphane Baillargeon

DÈS MIDI, aujourd'hui même, les écrivains envahissent la ville. En ce samedi 14 juin, les textes de quelques auteurs animent un coin de Montréal, le Carré Saint-Louis, lors d'une lecture publique qui devrait durer un peu plus de 50 minutes. L'événement va rappeler que ce lopin de verdure, maintenant défigurée par l'affreux immeuble de l'Institut d'Hôtellerie du Québec, constamment agité par les prostituées, les robineux, les badauds, les « junkies » et les touristes de tous poils, est depuis belle lurette la muse des poètes et des littérateurs québécois.

Au programme : des extraits de textes des monuments de la littérature nationale, comme Robert de Roquebrune, Louis Fréchette et surtout Émile Nelligan, qui habitait tout près du Carré et dont on lira le poème *Les vieilles rues*. Le reste appartient à des contemporains, dont Michel Garneau, Pauline Harvey, Dany Laferrrière, Hélène Pednault (avec un texte précisément intitulé *Carré Saint-Louis*).

Cette lecture publique est l'initiative de l'Union des écrivains et des écrivaines québécois (UNEQ), avec des écrits « mis en lecture » (comme on dit mis en scène) par Claude Moise, qui fit un travail similaire pour *Paroles de Femmes*, au Spectrum, cet hiver. Elle a choisi trois comédiens, Brigitte Paquette, Martine Rochette et Jean L'Italien. L'acteur de 34 ans se dit enchanté par l'expérience : « Au contraire du théâtre où on doit entièrement s'approprier le texte dans son corps et ses gestes, ici, tu es tout seul face à un public qu'il faut gagner par ta voix, tes intonations, ton « émotion sonore ».

Laisser le dire se faire, renouer avec ce que parler veut dire, comme dans l'ancienne poésie héroïque (surtout celle d'Homère), qui était toujours une littérature orale, composée à mesure par des aèdes le plus souvent illettrés, qui émouvaient leur auditoire. L'Italien se dit particulièrement touché par le poème de Jacques Brault intitulé *Rue Saint-Denis*. Il répète les mots de sa voix grave et chaude. *La cigarette baveuse et blême / Le soleil de six heures sur l'épaule / La rue qui fait un bruit de vieux sous noir / Et dans chaque vitrine le chromo de ma peine / Clochard de mes amours histrion de mes jours / Je m'en vais oui je m'en vais pour de bon / Je n'en vais avec dans ma main la chaleur de mon autre main / Les cloches sonnent rue Saint-Denis la morose... » C'est d'une tristesse infinie, constate le comédien-lecteur. Quelque chose comme la première demi-heure dans un char quand t'as branché le silencieux par en avant. (...) Il faut que quelqu'un soit ému samedi, pour me prouver que j'ai réussi à faire sentir tout ce que ce poème, que je viens de découvrir, recèle de force et de peine.*

« L'événement est là pour ça, commente Jocelyne Dazé, directrice des Communications de l'UNEQ. Voici l'occasion privilégiée de faire redécouvrir des textes oubliés, parlant de quartiers familiers ». L'Union orchestre deux autres séances au cours des festivités du 350^e : le 30 août, sur le parvis du Marché Bonsecours, dans le Vieux-Montréal, un édifice entièrement rénové, et le 13 septembre, au Square Saint-Henri, dans l'Ouest de la Ville. « Idéalement, on voulait couvrir tous les quartiers impor-



PHOTO JACQUES GRENIER

tants, explique Mme Dazé. On a manqué de fonds. Domage ! »

D'autant plus que ces lectures publiques constituent un juste retour des choses dans cette ville plus que trois fois centenaire où elles ont connu leurs heures de gloire. Par exemple, avec les cénacles de la toute fin du siècle dernier, comme les réunions de La Pléiade, inspirée par E.Z. Massicotte en 1890, et le Club Sans Souci, de tendance décadente. Puis, à l'hiver 1894-95, avec le Groupe des six éponges (sic), réunies chaque samedi soir, au café Ayotte, rue Sainte-Catherine, autour des « tours de Babel », grands verres à bière qu'on remplissait du « liquide tonifiant ».

Les six éponges gonflées à bloc se cachaient sous des pseudonymes extravagants, qui auraient plu à Raoul Duguay et à d'autres animateurs de la scène contre-culturelle de nos tripeuses et bohèmes années 1970 : Jean Gha-Hu dit Paul Phyr (Henry Desjardins), Carolus Glatigny, Falò del Ruggieri. Le clou de leurs « saturnales » était la lecture de textes personnels ou d'oeuvres incontournables de Villon à Verlaine.

Mais les plus célèbres lectures publiques se sont déroulées dans le cadre de l'École littéraire de Montréal, à partir de 1895. La quinzaine de membres se donnaient des airs de l'Académie française. À partir de 1898, ils se réunissaient le plus souvent au Château de Ramezay où eut lieu la première lecture du poème *Quippo*, d'Arthur de Bussières, « un des plus vibrants sonnets exotiques qu'ait jamais connus la littérature canadienne-française » (Paul Wyczynski).

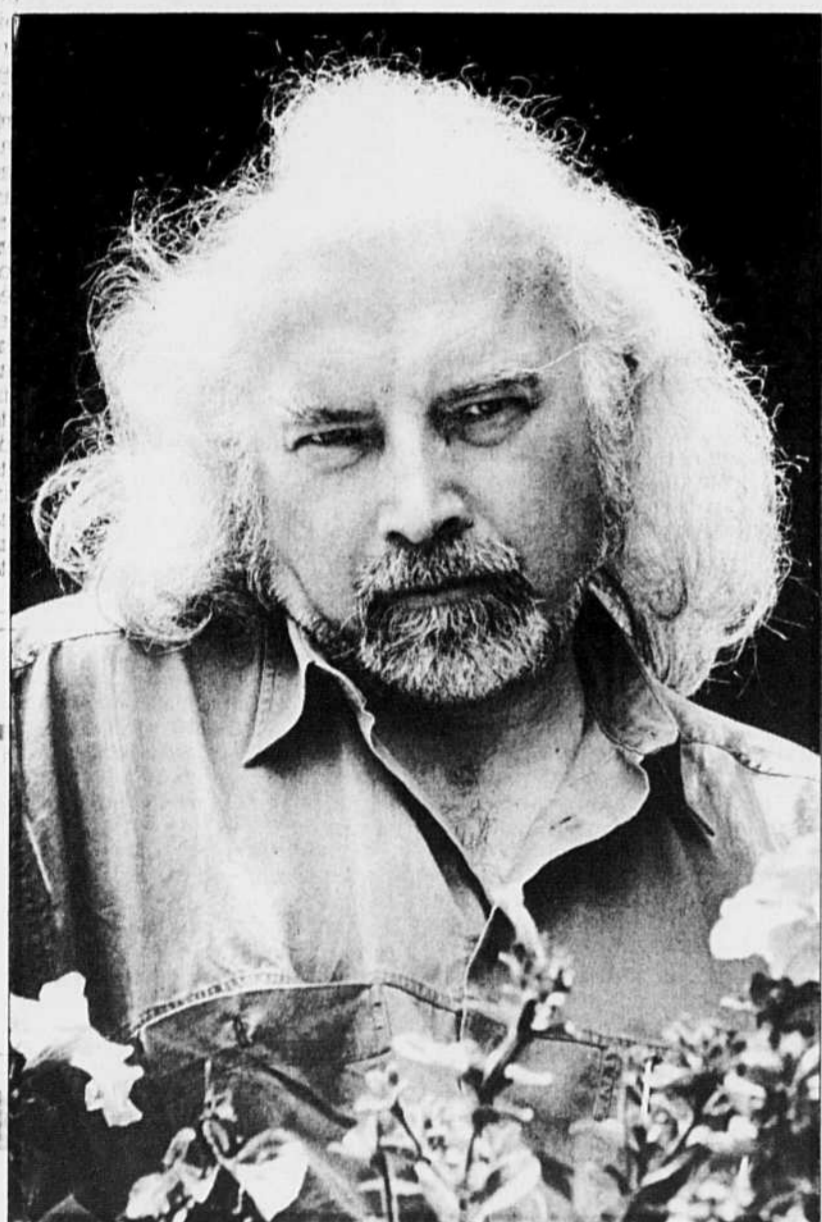
Le 24 février 1899, pendant une séance publique organisée dans l'amphithéâtre du Monument national, les participants ont lu pas moins de 43 textes en vers et en prose. Un reporter de *La Patrie* écrivit alors que « de tels séances sont comme le nectar ». Le 26 mai, le jeune Nelligan lisait sa *Romance du Vin* « crinière au vent, l'oeil enflammé, la voix sonore », et suscitait « applaudissements, poignées de mains et félicitations ».

L'habitude survit autour du Nigou au tournant des années 1920 et chez les Automatistes, autour de la Deuxième Guerre mondiale, où les soirées de discussions étaient souvent entrecoupées de lectures de textes de Claude Gauvreau ou d'autres jeunes amis du peintre Paul-Émile Borduas. En 1970, *La nuit de la poésie* a même permis à ce poète-dramaturge maudit de sortir de l'ombre, pour un temps, avant son suicide, en 1971.

De nos jours, l'aventure se poursuit. *La nuit de la poésie* a momentanément repris du service l'année dernière. Le Festival de la poésie de Trois-Rivières et le Festival de Trois (organisée par la revue du même nom), à Laval, donnent annuellement la chance aux poètes. L'UNEQ organise aussi environ 200 lectures-rencontres par année, surtout avec des écoliers et des étudiants qui viennent entendre et questionner des auteurs.

Depuis deux ans, la Commission d'Initiative et de développement culturels de la ville (CIDEQ) et le club du livre Québec loisirs permettent aux ouvrages primés par le Grand Prix du Livre de Montréal d'être mis en lecture, notamment dans les maisons de la culture et les bibliothèques de la ville. Cette année c'était le tour de *Passages* du romancier Émile Ollivier, d'origines haïtiennes. En avril, la langue de feu de cet écrivain original était

Voir page D-2 : Des mots



Anthony Hyde

PHOTO JACQUES NADEAU

ANTHONY HYDE

Au confluent de la science et de la poésie

Marie-Claire Girard

IL Y A un côté Dr Jekyll chez Anthony Hyde, un côté sombre et secret mis en relief par sa chevelure blanche et ses yeux gris acier qui semblent fouiller l'âme de son interlocuteur. Et quand cette première impression s'estompée, quand la gentillesse et la vive intelligence de l'écrivain dominent la conversation, on se rend compte que le côté sombre et secret a été transféré à certains personnages de ses romans, une façon comme une autre (et certainement pas la plus mauvaise) d'exorciser ses démons, de régler ses comptes avec la vie, de créer un monde meilleur aussi.

L'homme est fascinant : né à Ottawa dans une famille d'artistes, (son père travaillait à l'Office National du Film et était peintre) il a décidé très jeune de devenir écrivain. De son propre aveu, une quantité de romans sont restés dans ses tiroirs, des ouvrages qui ont précédé *Rex Fox*, publié en 1986, et qui ne verront jamais la lumière du jour. Mais avec *Red Fox*, le coup d'envoi en fut un d'éclat : roman d'espionnage au goût existentialiste, à la recherche extrêmement fouillée, à l'histoire à la limite de la vraisemblance traitant d'un mythe moderne, écrit avec un indéniable talent et mettant en scène des personnages profondément vrais, le premier roman de Anthony

Hyde a connu un succès phénoménal et mérité.

China Lake est de la même eau, retraçant les destins d'exception d'êtres en quête de réponses introuvables, dont les vies ont bifurqué après que se soient produits des événements sur lesquels ils ne pouvaient avoir aucun contrôle, instruments d'un fatum impitoyable les dirigeant vers la destruction. Mais l'amour peut sauver d'un naufrage autrement inéluctable, et les personnages féminins du roman, des femmes belles, intelligentes et surtout intuitives, représentent la planche de salut qui va permettre aux forces de vie de suivre leurs cours, à l'oasis de triompher du désert, au bien de triompher du mal.

Mais nous ne parlons pas ici d'un univers romanesque bêtement manichéen. Jack Tannis, le personnage le plus ambigu du livre, n'avait pas au départ dans la tête de son créateur, l'importance qu'il devait acquérir au cours de l'écriture. « J'avais besoin d'un personnage attaché à la base de China Lake, raconte Anthony Hyde, un personnage dont la vie avait constamment tourné autour de cette base secrète et qui, en plus, connaissait bien le désert. Le désert est également un personnage dans le livre. Et l'osmose entre ces paysages arides et stériles et Tannis en font un être quasi-minéral, incapable d'émotions, prêt à tout pour ne pas perdre le contrôle qu'il exerce sur sa propre vie et, dans une certaine mesure, sur celle des autres ».

« Comme point de départ du roman, continue-t-il, je me posais des questions sur la relation entre la science et les militaires. Les scientifiques cherchent à comprendre le monde, les militaires veulent le détruire... Tout en entretenant des buts totalement opposés, ils cultivent des contacts très étroits, amicaux, heureux même. J'ai voulu également mettre en relief différentes façons de comprendre le monde. Il y a China Lake et les scientifiques qui développent des missiles. Il y a les Indiens, leur mythologie et leur magie. Et il y a le personnage de Harper, dont la vie a été détruite, et qui représente l'ambivalence face à la science. Cette science qui tient lieu de religion et en qui nous commençons à perdre foi. La porte s'ouvre devant la barbarie dans un tel contexte et nous ressentons cette confusion d'une façon absolument fondamentale ».

Cet aspect philosophique et métaphysique sous-tend un roman plein de rebondissements, de poursuites haletantes, de frôlements avec la mort et de mystères apparemment insolubles. Mais il y a aussi des scènes d'amour d'un érotisme torride, moments où David Harper et Anne, la femme qu'il aime, atteignent un autre niveau de conscience, tendent à se fondre avec l'univers, à se propulser au-delà et par-delà les perceptions habituelles d'un monde offrant somme toute peu de défis. Anthony Hyde explique à ce propos que c'est

Voir page D-2 : Hyde

SOMMAIRE

Le plaisir de lire l'été

À la plage ou sur le balcon, il y a des livres qui se dégustent surtout l'été. Tous ceux qui attendaient que vous ayez enfin des loisirs à mettre à leur disposition. *Le Plaisir des Livres* a interrogé plusieurs de ses collaborateurs, qui vous suggèrent quelques incontournables parmi les meilleures parutions de l'année : Science-fiction, récit de voyages, littérature jeunesse, roman européen ou québécois, bande dessinée, essai québécois et étranger. Mais avant toute chose, Normand Cazalais fait un survol de la littérature de voyage, questionne les guides en tous genres, pour ceux qui veulent parcourir le monde, mieux découvrir le Québec aussi. « Car tout peut s'avérer un incitatif au voyage, écrit-il : un air de guitare andalou, un parfum évoquant la mer, une peinture de la campagne anglaise, une orange cueillie au Maroc, un tapis dru et soyeux tissé en Turquie ou dans les Himalayas, des amis se rappelant des souvenirs agréables ».

Pages D-4 et D-5

NOUVEAU

BLANC COMME VEUVE
Frances Fyfield

«Avocate elle-même, Frances Fyfield apporte une dimension de plus à l'enquête. Un roman policier passionnant, aux ressorts psychologiques angoissants.»

P.D. James

«Ce premier roman d'une avocate londonienne est merveilleusement british, diaboliquement compliqué et captive le lecteur de bout en bout.»

Publishers Weekly

24,95 \$

NOUVEAU

LES PETITES SŒURS DU MAL
Celia Dale

«Grace et Janice auraient pu être imaginées par Patricia Highsmith dans un décor lugubre et déprimant qui fait, lui, penser aux plus belles réussites de Rendell. Mais Celia Dale possède, en plus d'une imagination fertile et torturée, une plume douée d'un pouvoir réaliste hors du commun.»

François Rivière/Libération

23,95 \$

ROBERT LAFFONT

le plaisir des Livres

Aquin retrouvé

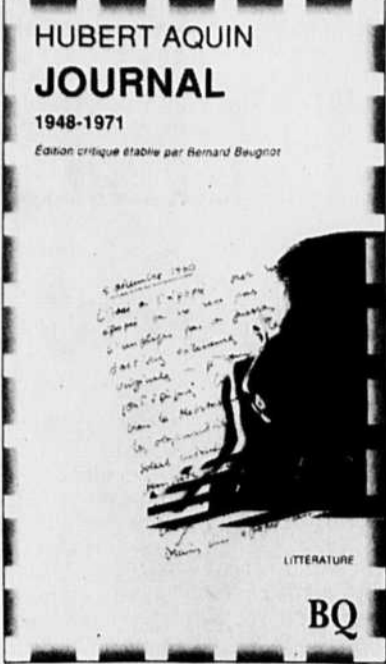


Odile Tremblay
Entre les lignes

CUBA COULE en flammes au milieu du lac Léman pendant que je descends au fond des choses. Encaissé dans mes phrases, je glisse, fantôme, dans les eaux névrosées du fleuve et je découvre, dans ma dérive, le dessous des surfaces et l'image renversée des Alpes.

Hubert Aquin est tellement connu, vie et mort confondues dans le mythe qui l'entoure, que les « aquiniens » pensaient peut-être ne plus rien avoir à se mettre sous la dent, après avoir exploré la carrière d'écrivain, de scénariste, d'activiste politique de celui qui choisit le suicide en 77.

Mais il fallait attendre 1992 pour que soit enfin publié le journal d'Aquin, en autant que l'on puisse appeler journal ce mélange d'agenda, de carnet de lectures, de confessions, de réflexions, sur des périodes d'écriture frénétique entrecoupées de longues interruptions. Réunis aujourd'hui, tous ces fragments composés de 1948



à 1971 sont un grand moment de lecture et une descente en bathyscaphe dans les profondeurs de cet homme qui jamais ne mit d'écran entre le monde et lui-même, mais se laissa blesser, et s'observa le faire avec un courage et une clairvoyance qui furent sa gloire et sa perte.

Le journal vient éclairer toute l'oeuvre d'Aquin en contrechamp, alors que s'y profile, omniprésente, la silhouette de la mort, hantant les écrits de celui qui vécut avec rage et passion son trop-plein de vie dans l'obsession perpétuelle d'y mettre

fin. À travers ses yeux, la mort apparaît comme un véritable art de vivre, un bouclier contre la médiocrité, un idéal de samouraï à la Mishima.

Sans doute parce que ces pages sont éparpillées, écrites au long de l'inspiration, plutôt qu'épousant le quotidien des jours, elles se penchent sur les grandes questions, loin de l'anecdote, interrogeant la vie, l'amour, l'art, la mort. C'est ce qui les rend si capitales, si fascinantes. Se dessine en fond de scène une période charnière pour un Québec en train de muer, que cet acteur témoin traverse en éclaircieur.

Ouvert sur le monde, ce nationaliste passionné fut nourri par ses voyages en Europe, fécondé par la lecture de Nabokov, de Miller, de Claudel, de Julien Green ; d'où la modernité avant-gardiste de sa prose, à l'heure où tant d'autres étouffaient dans nos frontières. Avec Grandbois, Aquin fut un des moins québécois des écrivains québécois, en peine d'amour perpétuelle avec un pays qu'il sentait, comme lui-

même, en danger constant d'engloutissement.

« Je ne m'accomplirai que dans la catastrophe », prédisait-il. Jamais Aquin n'accepta de flirter avec le médiocre, ni dans ses positions politiques, où il s'est voulu révolutionnaire ou rien, ni dans l'amour, que déjà à 19 ans, il rêve absolu, et gémit de se heurter à ses limites, à cette part de l'incommunicable « si épineuse entre deux mortels qui s'aiment ».

La lecture du journal d'Aquin est aussi, surtout peut-être, une approche du processus créateur dans son intransigeance la plus pure. « L'art doit toujours aller trop loin ». L'écrivain, en quête d'une épure perpétuelle, se décrit lui-même coupant, réduisant, cherchant à ne sauver que l'indispensable, condamnant sans pitié l'excès de mots en littérature.

Journal 1948-1972, Hubert Aquin, édition critique établie par Bernard Beugnot, BQ, 1992.

LA VITRINE DU LIVRE

HISTOIRE DE L'EUROPE

Écrit par 12 historiens européens Hachette, 382 pages
RETRACANT l'Histoire de l'Europe du Moyen Âge aux Temps Modernes, ce manuel scolaire très visuel s'adresse aux étudiants de la future C.E.E. Chacun des douze historiens y a écrit un chapitre, sans que cela ne nuise à l'unité de l'ouvrage.

FIS DE LA HAINE

Rachid Boudjedra Denoel, 141 pages
Un ouvrage cinquant, passionné qui a pour but la dénonciation du FIS (Front islamique du salut) parti politique fondamentaliste algérien. Déjà, le titre donne une idée assez juste du ton qu'emploie cet écrivain algérien le plus traduit dans le monde.

LA VÉRITÉ PAR LE MENSONGE

Mario Vargas Llosa Gallimard, 255 pages
CE ROMANCIER péruvien jette ici un regard sur le roman au XXe siècle. Il y analyse entre autres Le docteur Jivago, Lolita et Le Meilleur des Mondes afin de prouver sa thèse selon laquelle la vérité s'affirme à travers le mensonge de la fiction.

HELVÉTIE

Maurice Denuzière Denoel, 638 pages
Ceux qui ont lu Louisiane d'un trait se réjouiront de la parution



d'Helvétie, du même auteur. Cette fois, le célèbre romancier entraîne les lecteurs sur les rives du Lac Léman, où la douceur de vivre dans le canton du Vaud fait figure d'oasis dans une Europe à feu et à sang en ce début de XIXe siècle.

UNE HISTOIRE DE LA FRANCE

Jean-François Chiappe Éd. Perrin, 504 pages
« Lorsque Marie de Medicis vit apparaître le cadavre de son époux, elle s'écria: - Hélas! Le Roi est mort! Le chancelier de Sillery la reprit gravement: - Madame, les rois ne meurent pas en France.

LA VIE LITTÉRAIRE

Louise Leduc

L'EXPOSITION « Le monde de Tintin » : voilà un bon prétexte pour se replonger dans l'univers du célèbre reporter. Évidemment, on peut aussi amener les enfants pour sauver les apparences!

à ses personnages. Des premiers croquis jusqu'au choix du titre en passant par de nombreuses étapes intermédiaires, on comprendra vite que la conception d'une bande dessinée, c'est du sérieux!

Lancement des deux derniers numéros de « Gaz moutarde » LORS du lancement des deux dernières parutions de cette revue littéraire, les poètes qui ont participé

à sa rédaction liront des extraits de leur oeuvre. Nathalie Noel, auteure de plusieurs textes, présentera « Zo'hio » qui fait dans le calembour et le jeu.

« Littératures actuelles » CETTE SEMAINE, on consacra toute l'émission à la littérature canadienne anglaise. Marcel Lebine commentera le dernier roman du controversé Mordechai Richler, « Gursky ».

Prix Victor-Barbeau 1992 LE LAURÉAT de ce prix décerné par l'Académie des lettres du Québec est M. Jean Larose, professeur à l'Université de Montréal.

La littérature enfantine à la Librairie Demarc LA LIBRAIRIE Demarc reçoit le 13 juin de 13h à 16h les auteurs Bertrand Gauthier et Marie-France Hébert et l'illustrateur Daniel Sylvestre.

Des mots

particulièrement bien servie par les comédiens Widemir Normil, Néfertari Bélizaire et Joanne Côté qui ont profondément ému la salle de la Chapelle historique du Bon Pasteur.

ture se parle particulièrement à la librairie Gallimard, rue Saint-Laurent. Chaque dimanche ou presque, elle y organise des « événements », le plus souvent des rencontres avec des auteurs d'ici, ou de passage, qui acceptent de lire ou de faire lire des extraits de leur oeuvre.

tait plus là pour donner son consentement. On l'a quand même célébré au début du mois. Une quarantaine d'autres y sont passés depuis plus de deux ans.

succès remportés par Paul Nizon, Mavis Gallant, Jean Grenier, Robert Lalonde et Réjean Ducharme. Il avoue aussi un faible pour les lectures publiques d'oeuvres poétiques: « C'est notre péché mignon. La poésie se prête bien à un jeu dont les anglophones perpétuent la tradition depuis des décennies.

de tel pour attirer les gens vers la lecture, leur faire découvrir des oeuvres négligées ou oubliées. Rien de tel surtout pour dépasser le mandat strictement commercial de la librairie: « Le libraire se tient à cheval sur la culture et le commerce, mais les rapports marchands ne doivent jamais l'emporter.

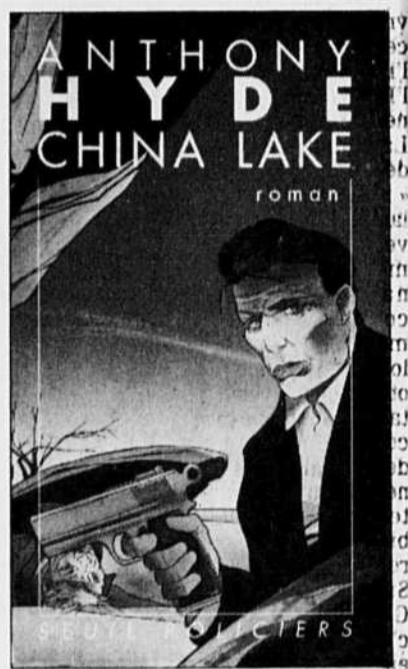
Hyde

peut-être dans l'amour et la complémentarité physique, dans la jouissance allée à la connivence intellectuelle qu'existe un chemin. Et pour cela l'acte d'amour ne doit pas être un acte de pouvoir.

Cérébral tout ça? China Lake est pourtant un roman extrêmement visuel où Anthony Hyde décrit avec une précision qui n'exclue pas la poésie, les canyons, les grottes, les pierres du désert et le ciel constellé d'étoiles recouvrant ces paysages étranges et inhospitaliers.

Anthony Hyde est un pur produit des années 60. Il a milité dans les mouvements de gauche. Ottawa étant une ville de mots, il a travaillé et écrit pour le gouvernement fédéral. Puis un jour, sa femme lui a dit de ne plus penser à l'argent et d'écrire puisque c'est ce qu'il désirait faire par-dessus tout.

Le succès de Red Fox l'a étonné et lui a donné confiance en lui-même. Et à la fin de la trentaine à l'époque, An-



thony Hyde s'est rendu compte que son chemin était tout tracé et qu'il n'avait d'autre choix que de continuer à écrire.

Il possède une plume Mont-Blanc mais écrit ses romans sur un ordinateur dans une pièce transformée en bureau à son domicile d'Ottawa. Hyde a besoin d'une certaine tranquillité pour écrire et de la proximité de personnes familières.

Comme ses personnages, Anthony Hyde cherche des réponses. Écrire des livres est sa façon à lui d'ordonner un univers chaotique. Et avec le roman d'espionnage, l'écrivain peut se permettre le luxe de s'intéresser à la science en y instillant une bonne dose de poésie tout en pratiquant un art de styliste.

VERS LE SUD
Johanne Jarry
ROMAN
Les rêves d'Afrique, les amis, les livres, la pluie et le fauteuil du psychologue... Vers le Sud nous entraîne dans l'univers de Susie.
Diffusion en librairie: Dimedia, 127 pages, 15,95\$
éditions du remue-ménage

CARON LIBRAIRIE
LA OÙ VOUS RISQUEZ LE PLUS DE TROUVER plus de 100 000 titres sur tous les sujets
1246 rue St-Denis

Cet été, faites-leur une place au soleil!
FRANÇOISE DORIN Au nom du père et de la fille
FLORA GROULT Le coup de la Reine d'Espagne
HENRI TROYAT Youri
Flammarion Flammarion Flammarion Flammarion Flammarion Flammarion

Deux essais majeurs à l'Hexagone
JEAN MARCEL Pensées, passions et proses
Essais littéraires - 402 pages - 24,95 \$
LAURENT MAILHOT Ouvrir le livre
Essais littéraires - 354 pages - 26,95 \$
l'Hexagone lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

le plaisir des livres

LISE ET LES TROIS JACQUES

Jean O'Neil
Montréal, Libre Expression, 1992,
Illustrations de Gilles Archambault,
164 pages.

Jacques Allard

NOUS N'AVONS pas beaucoup de nouvelles du Québec dans la fiction actuelle. Peu de récits nous disent le temps qu'il fait dans notre âme; s'il vente, si bruit toujours le tremble cher à Belleau (*Surprendre les voix*, 1986). Peut-être, aussi, ne veut-on plus lire, ces nouvelles, entre les propos de la nostalgie et ceux du voyage? Où sont les prises aussi directes qu'intimes, où l'écrivain est en reportage dans la vie proche? On ne s'en étonne pas trop, étant donné la piètre histoire du réalisme chez nous. Pendant si longtemps, notre fiction s'est bravement envolée, comme Icare, vers une sorte de réalisme spirituel. Il a fallu le crash des années 1960, pour se frotter le ventre au réel, au contemporain, au mondain. Ce qui nous advint forcément à l'imparfait du narratif, (en surfant sur le mot de Gilles Marcotte) mais aussi dans une parole vive, politique, au mépris progressif d'une esthétique du confessionnal. Car était venu le temps de la plaisance, celui

du plaisir et de l'aisance de l'écriture qui allait ensuite fleurir dans les années 70...

C'est sous cette plume ailée du loisir, assez *Kitcheuse* mais vraie qu'il faut situer la prose de Jean O'Neil. Elle squatte naturellement l'espace de la familiarité, celle-là si chère au Galarneau (*Salut Galarneau*, 1967) de Godbout, tout en ayant cette complicité ferronienne avec le pays profond. O'Neil, qui souvent, usurpe le rôle du narrateur (comme pour se donner de l'assurance), annonce dès les premières lignes son ambition: «ces récits sont tout simplement l'esquisse d'un pays... je raconte (...) ce que j'ai vu, mon pays dans son système d'éducation, dans la création de ses entreprises, dans son administration publique et dans l'émergence des générations nouvelles...» Il met en scène effectivement des personnes qui lui sont aussi chères que symboliques, incluant non seulement la Lise aimée et le Gabriel de Marieville déjà connus (*Gabzou*, 1990), mais tout autant un vice-président de Bombardier, des fonctionnaires aussi reconnaissables, sans parler des morts dont Gerald Bull, l'inventeur de canons (apparemment tué par le Mossad), Calixa Lavallée qui s'est inspiré de Mozart pour écrire *l'O Canada*, le peintre Suzor-Côté...



La manière sera celle du XIXe siècle littéraire qui prétendait «peindre», mais aussi celle du fameux «vécrire» du personnage godboutien et de sa volonté d'«ethnographier». Avec quelques différences de taille dont celle-ci: O'Neil n'invente ni forme ni mot nouveaux. On ajouterait même que l'ancien journaliste

de *La Presse* (et ex-fonctionnaire aux Affaires culturelles) ne travaille surtout pas à ces niveaux, tout en étant sensible au canon. Mais, formation médiatique oblige, il est davantage à l'expression parlée ou populaire (genre: les fonctionnaires «s'arrachaient les bras pour obtenir le pouvoir sur une poignée de bragues»). Pour lui, bien à l'aise dans les pantoufles de la tradition narrative, «écrire, c'est vous dire bonjour».

La socialité ici jouée devient donc sociabilité et cette écriture affaire d'amour. Trouvant son origine dans les rapports affectifs, elle n'aspire qu'à mieux y retourner, faisant du destinataire non l'adversaire savant que visait Aquin mais le passant ami que voudra bien être tout lecteur, lui-même défini comme aussi «quidam» que l'auteur. D'ailleurs, le Jacques III est justement un lecteur qui a pris l'auteur aux mots, allant vérifier l'histoire de «Potton Springs Hotel» (voir *Promenades et tombeaux*, 1989). C'est donc ce tour confidentiel assez contrôlé, cette conversation narrative fondée sur l'émotion qui assurent l'originalité, l'accessibilité et sans doute le succès à ce discours. Il est très convenu mais toujours tenu sur la quotidienneté, comme un pont entre deux déclarations d'amour. C'est pourquoi *Lise et les trois*

Jacques, comme plusieurs des ouvrages du même auteur, constituent le genre même de livre à laisser jaunir à la fenêtre d'une maison de campagne (dans les Cantons de l'Est, préférablement), là où on le (re)découvrira par hasard, se disant: comme c'est plaisant! Personne du milieu littéraire ne criera aujourd'hui ou demain au chef-d'oeuvre, mais ce sera un jour relu comme certains contes de Ferron ou encore: comme les *Rapaillages* du Chanoine Groulx et *Les choses qui s'en vont* du bon frère, tous textes de fin d'époque.

On y entrera alors par la fin, comme on feuillette les livres que l'on ne veut pas vraiment lire. Mais y retrouvant Lise, la chère en-allée, l'on aura envie de lire dans l'ordre ces récits autonomes qui ne sont pas pour autant indépendants. Ce chemin de la «remembrance» à demi fictive dont vit l'oeuvre d'O'Neil, on pourra le prendre dès maintenant: on verra que le temps est encore bien celui du retour sur soi, sur les vieilles amitiés; le temps du pays réel perçu d'abord comme intime ou régional. On le devine, ce qu'on entendra dans ce cocon est souvent un pur écho de la doxa (sur la réforme

Parent, les Amérindiens, le hockey, la pollution de la Yamaska, etc.). L'important n'est pas dans la pensée mais dans le geste, amical bien sûr. Ne sommes-nous pas tous devenus des poseurs de gestes, poseurs et gesticuleurs d'une histoire étrangère? Ainsi parle, à rebours peut-être, le vent du jour, parole chuchoteuse du pays proche, apparemment le seul, qui soit certain, quoi qu'en ait dit Ferron.

LIBRAIRIE HERMÈS
de 9h à 22h
362 jours par année
1120, ave. Laurier ouest
Outremont, Montréal
tél.: 274-3669

Marché de femmes

LES FILLES DU ROI AU XVIIÈME SIÈCLE

Suivi d'un Répertoire biographique
Yves Landry
Éditions Leméac, 1992, 436 pages.

Clément Trudel

LE SUJET semble de prime abord affriolant. Tout sur les Filles du roi, «orphelines en France, pionnières au Canada», vous serait conté? De fait, 64,4% étaient orphelines de père et de mère, mais on retrouvait aussi parmi elles des veuves! Tableaux et courbes (pour démographiques, s'entend) se succèdent ici pour manifester à quel point le reste des points obscurs, en raison de la disparition d'archives - lors de la Commune de Paris, notamment. Pour 15% des quelque 683 cas retenus, on ne connaît pas exactement la date de naissance, et 50% de ces filles du roi avaient de 18 à 25 ans au moment de l'immigration. De fait, il a retracé 737 filles du roi qui contractèrent 955 unions.

Nous en savons assez, par cet ouvrage d'Yves Landry, pour atténuer certains jugements durs portés par l'intendant Talon ou par Marie de l'Incarnation - jugements qui donnent à son bon sens le baron de Lahontan et à ceux qui l'ont cité pour décrier ces filles lancées ainsi sur un «marché matrimonial» fort achalandé. Il y eut, autour de 1663 jusque vers 1680, de 6 à 14 fois plus d'hommes que de femmes nubiles en Canada. (L'ouvrage ne tient pas compte des 1200 hommes du régiment de Carignan, seulement des colons et immigrants). Une tradition orale tenace voudrait même que certains Canadiens pressés auraient accosté les navires pour mieux juger de la qualité des immigrantes et bénéficier d'un premier choix, mais attention, la précipitation a fait que bien des promesses de mariage furent rompues d'un commun accord! Suzanne Lacroix était promise à Guillaume Bertrand (1669), mais c'est Jacques Savaria qu'elle épousa en 1672; le couple s'établit à Beauport et eut neuf enfants.

Françoise Zachée, qui savait rigoler (ce fut le cas d'une fille du roi sur quatre), arrive de Paris en 1670; elle a 15 ans. Elle décédera 48 ans plus tard à Québec après avoir convolé trois fois, deux fois avec des «bourgeois» - elle eut deux enfants du premier et, à 46 ans (1701) elle épousa René-Louis Chartier, sieur de Lotbinière, auquel elle survécut quelques années. Ce qui peut sembler un cas d'idylle d'une protégée du roi. Ce n'est pas à ce niveau, toutefois, qu'opère ce chercheur au Département de démographie de l'Université de Montréal.

Les quelque 800 femmes dont il est question (certaines furent rapatriées) ont quitté le sol natal «certainement marquées par une vie éprouvée». Landry parle de la brièveté des fréquentations (il s'écoule en moyenne cinq mois entre l'arrivée et le premier mariage) ce qui réduisait la possibilité de naissances illégitimes. Il y eut une acculturation bénéfique pour ces filles du roi qui pouvaient espérer vivre jusqu'à 61 ans en moyenne (seules les Genevoises, à l'époque, avaient une espérance de vie plus longue, d'après les travaux cités par Landry).

Il s'agit bien d'un ouvrage de spécialiste. Landry argumente, contredit, apporte des nuances aux recher-



ches d'un Hubert Charbonneau, d'un Marcel Trudel, etc. Dans l'ensemble toutefois, il sait se faire narrateur d'une histoire de pionniers qui n'avaient pas le choix de vivre comme des héros quelque peu spartiates - 86% des veuves de moins de 40 ans et les trois quarts de celles responsables d'au moins cinq enfants ont cherché le support d'un nouveau conjoint. En raison du «répertoire biographique» en complément, c'est un livre pour tous les passionnés d'histoire et de généalogie, un livre qui, personnellement, a démoli plusieurs des clichés que mon imaginaire avait conservés. Sacré Lahontan; il ne s'était pas douté qu'existerait un jour un registre de population du Québec ancien élaboré par le PRDH (Programme de recherche en démographie historique) de l'U de M pour rectifier ses propos. Landry, lui, nous donne un éclairage plus vrai sur ces 10 ou 12 ans qui consolidèrent la fragile Nouvelle-France.

Joies champêtres

CHRONIQUES DU RANG IV

Aurélien Quintin, Montréal,
Triptyque, 1992, 194 pages
Pierre Salducci

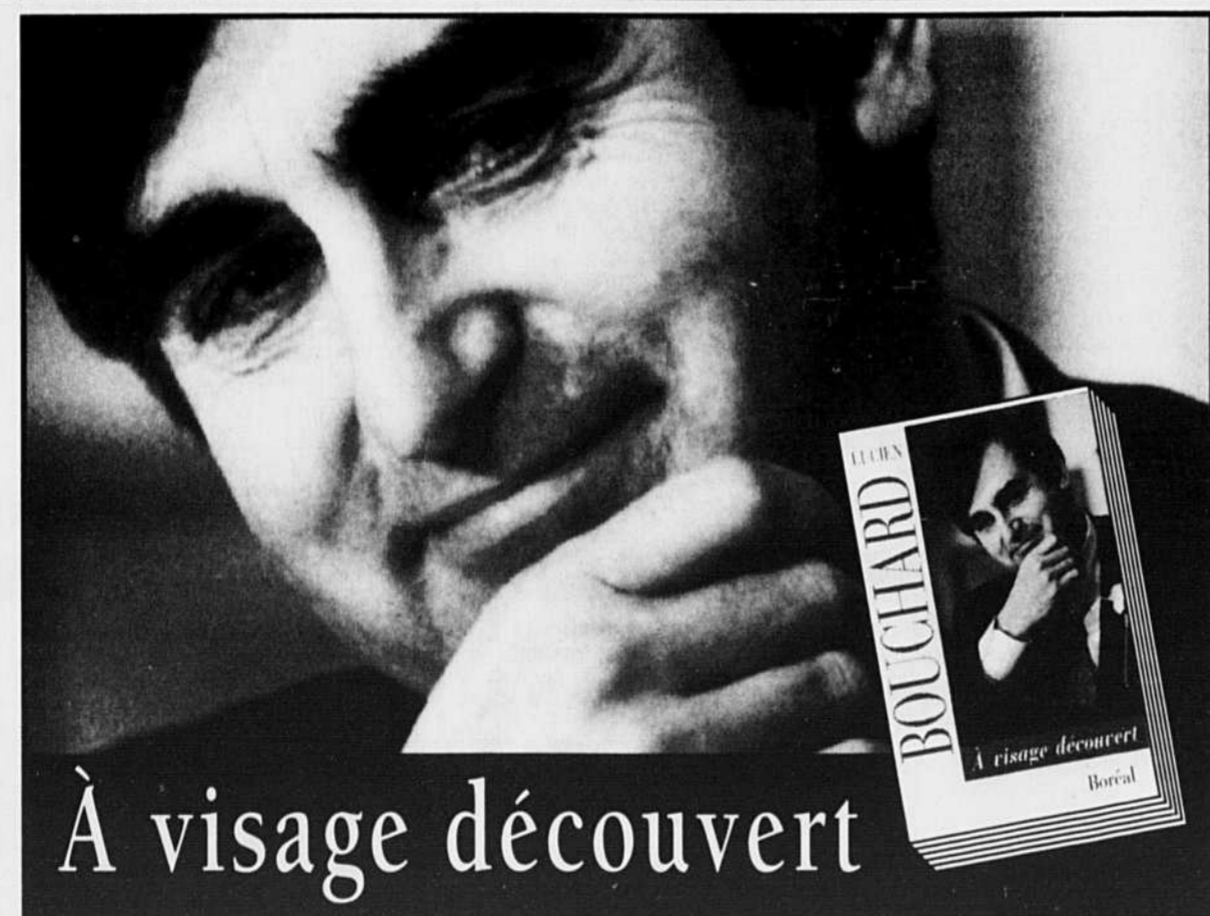
À LIRE le titre du nouveau livre de Aurélien Quintin, (déjà auteur d'un recueil de récits intitulé *Barbe Rouge au Bassin*), on ne peut s'empêcher de penser: «Encore!». Encore une chronique villageoise et familiale qui va nous transporter avec plus ou moins de bonheur dans une reconstitution rurale du début du siècle. En effet, ces *Chroniques du rang IV* racontent l'évolution d'une famille constituée autour du personnage de Lisa que l'on suit de sa naissance à sa mort. Usant d'un style honnête, quoique parfois un peu essoufflé, l'auteur s'emploie à relater les décès, les mariages et les naissances chez les ascendants et les descendants de Lisa.

Malgré quelques faiblesses dans l'enchaînement des événements, Aurélien Quintin mène son entreprise à terme en insistant principalement sur les joies simples de la vie de famille et de la vie de couple, ainsi que sur les qualités d'âme de ses personnages. Étrangement, tous les protagonistes de ces chroniques (sont-ce d'ailleurs vraiment des chroniques?) possèdent toujours un cœur pur et semblent totalement dépourvus de mauvaise intention, allant même - apparemment - jusqu'à ignorer l'existence du mal. Il faut dire qu'il s'agit chaque fois d'individus évoqués en surface et à gros traits qui ne possèdent qu'une psychologie simpliste et stéréotypée et qui baignent systématiquement dans le même conformisme naïf et béatifiant.

La vision d'Aurélien Quintin man-

que singulièrement de recul, et l'auteur semble oublier au passage toutes les souffrances matérielles et spirituelles de cette époque. Son récit est tellement idéalisé et teinté de nostalgie qu'on en vient à se demander au nom de quoi le quotidien de ces gens démunis de tout confort, sans éducation, sans secours médical et privés de tout recours, peut-il être enviable et regretté aujourd'hui encore. Pourtant c'est bien là le sentiment que donne Aurélien Quintin qui, sur trois générations, réussit le miracle de figer totalement l'évolution de ses personnages, de les maintenir dans l'illusion du bonheur agricole et de ramener finalement au foyer (c'est-à-dire à la case départ) quasiment toutes les brebis qu'on avait égarées en cours de route. Ainsi, les jeunes qui avaient émigré aux États-Unis rentrent-ils tous au Québec, tandis que ceux qui se sont risqués à fréquenter des protestants réussissent presque à en faire de bons catholiques!

À l'occasion pourtant, ces *Chroniques du rang IV* parviennent heureusement à échapper à ce climat de satisfaction permanente, principalement lorsque Aurélien Quintin évoque les relations entre l'Église et ses fidèles. L'auteur n'hésite pas alors à présenter des personnages qui doutent, qui s'interrogent face à l'idéologie officielle et qui vont même jusqu'à s'opposer à leur curé ce qui donne lieu à des prises de position radicales et à des affrontements étonnants. Ces confrontations que le roman agricole a rarement dénoncées aussi clairement, constituent certainement l'intérêt principal d'un récit qui - par ailleurs - trouverait plutôt sa place auprès des meilleurs romans de propagande, au même titre par exemple que *L'appel de la race* de Lionel Groulx.



À visage découvert

Lucien Bouchard

Le parcours d'un homme
Le cheminement du Québec
Un livre captivant

Séance de signature
Aujourd'hui de 14h à 16h,
à la librairie Renaud-Bray,
5219, chemin de la Côte-des-Neiges



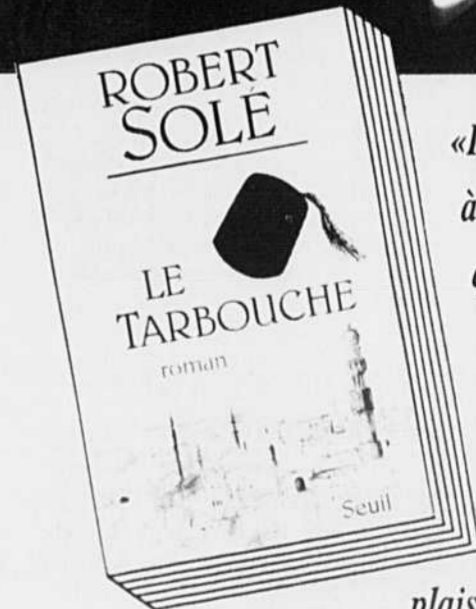
384 pages • 22,50 \$ • illustré

Le nouveau roman de Robert Solé

Le Tarbouche

Saga familiale, roman du temps passé dans un Orient si proche,

Le Tarbouche nous restitue tout un monde de douceur et de délicatesse, évoluant entre les terrasses d'Héliopolis et les plages d'Alexandrie.



«Dans cette fresque à l'accent si vrai qu'on croit y entendre le délicieux français d'Égypte, les personnages plaisantent et triment, aiment puis meurent, au bord d'un précipice...»

Amin Maalouf - Le Monde

420 pages - 29,95\$

ÉDITIONS DU SEUIL

DONNEZ-MOI DES AILES



SOCIÉTÉ POUR LES ENFANTS HANDICAPÉS DU QUÉBEC

2300 ouest, boulevard René-Lévesque, Montréal (Québec), H3W 2R5
Tél.: (514) 937-6171

TOURISME

Fenêtres sur l'ailleurs

Le merveilleux monde des guides touristiques

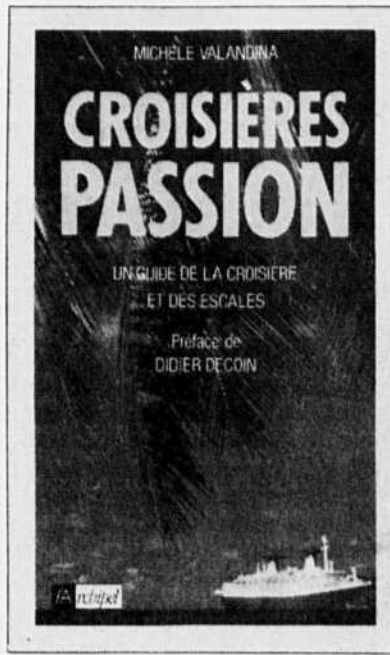
Normand Cazalais

« **D**E TOUTES les débauches, c'est le voyage que je préfère », écrit Flaubert qui ne voyagea pas beaucoup mais intensément. Encore faut-il, comme en toute débauche, se faire aider par des guides qui pourront ou suppléer à l'inexpérience ou permettre à l'imagination — et aux prédispositions — de s'épanouir. Les guides de voyage, puisque c'est de cela dont on cause, sont des introductions à des ailleurs, c'est-à-dire à des formes d'inconnu, à des espaces physiques ou mentaux différents. Mais tout peut s'avérer un incitatif au voyage : un air de guitare andalou, un parfum évoquant la mer, une peinture de la campagne anglaise, une orange cueillie au Maroc, un tapis dru et soyeux tissé en Turquie ou dans l'Himalaya, des amis se rappelant des souvenirs agréables. Le désir de partir s'alimente à tant de sources...

Avant de partir
AVANT même d'établir un itinéraire et de décider des endroits à visiter, des circuits à parcourir, du temps à y consacrer et des sommes d'argent à dépenser, il faut souvent se donner une idée d'ensemble — et le goût. Trois sources peuvent alors s'avérer utiles.

Les ouvrages généraux
DE nombreuses maisons d'édition, Arthaud, Gallimard, Nathan (collection des guides Delpal) Larousse (collection Des pays et des hommes, Mondes et voyages) entre autres, publient régulièrement des ouvrages généraux de nature encyclopédique, qui dressent des tableaux d'ensemble de la géographie, l'histoire et de la situation économique, politique et culturelle actuelle de divers pays. Abondamment illustrés ils sont complétés de sources bibliographiques aptes à orienter des recherches plus poussées.

Les livres de photos
J'AI dans ma bibliothèque deux ouvrages magnifiques que je devore



sans m'en lasser : l'un, intitulé *Corridors of Time* (Ron Redfern, Time Books), plonge entre les hautes parois immémoriales du canyon du Colorado et l'autre, *L'Arctique circumpolaire* (Trécarré), présente par la lentille de Fred Bruemmer, photographe et voyageur émérite, toute la diversité de la nature et des peuples du pôle Nord. Chez nous, les albums de Mia et Klaus sont exemplaires à cet égard. Imprégnés de maîtrise technique et surtout de sensibilité, ils expriment, au-delà de l'apparence des images, la personnalité des espaces saisis et reproduits. Longtemps détourné les yeux — et le cœur. Récemment, chez Libre Expression (125 \$), ils publièrent *Le Québec des grands espaces*, une vaste respiration de 147 photographies qui guident les yeux et l'affection au creux du tissu intime de ce pays vaste et multiple : « J'aimerais, écrit Mia dans sa présentation, à ma dernière heure, revoir l'éblouissante succession de paysages qui ont fait la joie de nos vies ».

Les récits de voyage
ICI, deux axes font converger le

regard : le recul du temps et la sensibilité du narrateur auxquels s'ajoutent, bien sûr, les particularités du voyage lui-même et de la destination. Une maison, Actes Sud, est passée maître dans la publication de tels récits.

Ces oeuvres éveillent le sens de l'aventure, au sens original du terme, à savoir cette faculté de se lancer en avant, de faire fi d'une quêtude certaine et d'accepter le doute et l'incertitude intrinsèquement liés à l'inconnu et au risque. Saine vitamine en ces temps où sécurité et confort priment sur le rêve d'horizons nouveaux. Remember *Le loup et le chien* du sieur de la Fontaine...

Les meilleurs auteurs de récits de voyage, je l'ai déjà écrit, demeurent les anglo-saxons. Eux seuls, semble-t-il, ont accès à cette douce et incomparable folie qui déverrouille la porte des réticences, laissant glisser en leurs âmes et corps cette forme d'inconscience inhérente à l'aventure du voyage. Du *Trip*, comme ils disent. Lisez, d'Eric Newby, publié dans sa version française chez Arthaud en 1989, *Un petit tour dans l'Hindou Kouch*, région perdue de l'Afghanistan. Et vous verrez.

Lisez Patrick Leigh Fermor, dans une veine plus littéraire, moins humoristique. Tout aussi excentrique, Traduction de *Three letters from the Andes*, *Courriers des Andes*, sous-titré *Chronique nostalgique du pays inca*, vient de paraître chez Phébus (XXX \$) raconte avec une acuité indélébile un voyage fait... en 1971. Sans perdre ni sa pertinence ni son actualité. Peut-être partirez-vous vers le Pérou...

Pendant le voyage
L'EXPERIENCE démontre qu'on n'apporte avec soi qu'un seul guide en voyage, quel soit le nombre qu'on ait lu ou consulté au préalable. Donc inutile d'en acheter des rayonnages entiers, vous les laisserez chez vous. À moins que ce soit pour le plaisir de les lire...

N'hésitez surtout pas à bouquiner. Entrez chez un bon libraire — il y a Ulysse, d'autres aussi — et lisez, en

divers ouvrages, des pages au hasard, les tables des matières. Faites confiance à votre première impression : si un guide ne vous plaît pas, n'insistez pas. Accordez de l'importance à la reliure, au format, à la qualité du papier et de la couverture. Un bon guide de voyage se juge à son contenu et à sa capacité d'être consulté à plusieurs reprises : il ne doit pas s'éfilocher au bout d'une journée !

Les grandes collections
DISONS-LE tout de suite : ce n'est pas cette année qu'on a inventé la roue. Les vrais bons guides de voyage ont déjà fait leurs preuves et occupent une large part du marché. Dans le monde francophone, ils s'appellent Michelin (verts et rouges), Guides du Routard, Guides Hachette, Carnets du Voyageur (Gallimard) etc. Valeurs sûres.

Le récent guide vert Michelin du Québec (xxx\$) sera probablement le plus lu au cours des prochaines années. Nombre de gens l'achèteront à cause de la réputation de la maison. Et ils n'auront pas tort : en



raison de la qualité de sa documentation et de sa présentation, ce Michelin est certainement l'un des meilleurs guides qui y a été consacré.

Ces maisons ont également compris que le succès de leurs ouvrages passe par la voie de collections spécialisées, bien identifiées, chaque titre donnant de la crédibilité aux collections et les collections faisant vendre les différents titres. Depuis quelques années, certains éditeurs québécois (de l'Homme, Quebecor, Stanké, Ulysse) s'essayaient dans cette veine, avec plus ou moins de constance et de succès.

Le cas le plus manifeste est Ulysse. Cette chaîne de librairies publie maintenant des titres particulièrement destinés aux consommateurs québécois. Au cours des derniers mois, elle a fait paraître des guides intitulés *Québec* (ordinaire et, somme toute, décevant), *Ontario*, *Disney World*, *Montréal en métro* (qui proposent des sujets originaux). Rien de génial, mais une vision pratique et une information adéquate.

Les guides d'auteurs
LES GUIDES que je préfère, je l'avoue, sont les guides d'auteur, vous savez, ces livres où quelqu'un rassemble ses souvenirs, impressions et connaissances et dit à qui veut le lire : « Voyez ! c'est ce que j'en pense. Me suivez-vous ? »

En un tel cas, le nom — sinon la photo — de l'auteur s'affiche bien en évidence sur la couverture. C'est une question de connivence et de confiance entre l'auteur et ses lecteurs. Une question de sensibilité, de style également. Voyons de plus près trois guides récents.

Le premier, même s'il n'en respecte pas toutes les règles (les noms des auteurs, Françoise et René Viau, n'apparaissent pas en couverture), est certes le plus intéressant : *Québec 1992* (collection l'Annuel Voyageur, Voyageurs du monde entier Éditeur) est différent, parfois drôle, parfois sérieux comme

un évêque, farci de digressions et commentaires, d'observations sociologiques, ponctué de citations de correspondants (« Un tel nous a écrit... ») tout en tenant le pari d'être pratique.

Françoise Grimaldi est un personnage. Certains l'aiment, d'autres moins. Chose sûre, *vadrouilleuse* de métier et de tempérament, elle connaît sa ville et sa faune : *Le Grimaldi. Guide des plaisirs de Montréal* (Stanké, xxx\$) ouvre, à la manière bien typique de son auteur, des tas de fenêtres sur un Montréal à la fois autre et familier. De toute évidence, le propos aurait pu être plus serré, mais, davantage que l'auteur, l'éditeur en porte, je crois, la responsabilité.

Les répertoires et guides thématiques

CES GUIDES s'adressent sans détour à des clients particuliers. Vous aimez les croisières, sur le Saint-Laurent et Méditerranée ou dans les Antilles ? *Croisières passion* de Michèle Vlandina (L'Arche, 29,95 \$) vous fournira des heures et des heures de lecture. Aux gens qui recherchent autre chose que l'accueil des hôtels, *Gîtes du passant au Québec* (Ulysse, xxx\$), établi avec la fédération québécoise des Agricolours, fera office de répertoire officiel en livrant, des B&B, Gîtes à la Ferme et Maisons de campagne qui agrémentent nos régions, toutes les données utiles (adresses, prix, descriptions, etc.).

Terminons par un beau et bon dessert, à saveur de randonnées cyclistes. Deux guides, *Une invitation aux plaisirs (25 randonnées à vélo au Québec)* et *Répertoire des sentiers de vélo de montagne (34 destinations à vélo au Québec)* auront, en d'autres temps, mérité à leurs auteurs (Yves Pilon et Claude Bernard) et à leur éditeur (Les Éditions Tricycle inc.) une figure d'ange en haut de la page : reliure spirale, format pratique, cartes claires, commentaires brefs et pertinents, informations techniques, de quoi faire de tout cycliste un touriste impénitent...

ESSAIS ÉTRANGERS

Questions et réponses

Marcel Fournier

RÉPONSES

Bourdieu, Pierre avec Loïc J.D. Wacquant Pour une anthropologie réflexive, Paris, Le Seuil, 1992, 267 pages. PROFESSEUR au Collège de France, Pierre Bourdieu est sans aucun doute l'un des sociologues contemporains les plus importants. Ses ouvrages sur l'éducation et la culture — *Les Héritiers*, *La Reproduction*, *La Distinction*, *La Noblesse d'État*, etc. — ont connu une large diffusion et suscité de nombreux débats ; certaines des notions — habitus, capital culturel, champ, etc. — qu'il a introduites font aujourd'hui partie du langage sociologique. Constitué d'interviews et de dialogues, son dernier ouvrage, *Réponses*, lui permet de clarifier ses positions théoriques et de répondre à ses détracteurs. C'est une excellente introduction à son oeuvre. Sérieux mais très accessible.

LOUIS ALTHUSSER

Moulier Boutang, Yann Une biographie, tome 1 (La formation d'un mythe), Paris, Grasset, 510 pages

L'AVENIR DURE LONGTEMPS

Louis Althusser Paris, Stock, 1992, 360 pages. PHILOSOPHE marxiste et professeur à l'École normale supérieure, Louis Althusser fut le maître à penser de toute une génération d'intellectuels ; l'auteur de *Pour Marx* et de *Lire le Capital* fut, avec Lacan, Foucault et Barthe l'un des grands mythes intellectuels des années 1960-1980. Et puis, le drame : en novembre 1980, pris d'une crise de démence, Althusser étrange sa femme. On s'efforça d'oublier tout cela... Deux documents d'une grande qualité — l'excellente biographie que lui consacre Moulier Boutang et l'extraordinaire confession posthume du philosophe — permet de mieux comprendre cet itinéraire singulier.

LITTÉRATURE JEUNESSE

Monstres sous la lune

Dominique Demers

LA LUNE ET MOI, Teresa Duran, Illustré par Carme Peris, Syros Alternative, 1991

Pour crier « vive la différence ! » aux enfants de cette fin de siècle d'intolérance, Carme Peris et Teresa Duran ont inventé un corbeau blanc qui fait tout à l'envers. En volant ventre en l'air, « enchanté de voir les nuages changer de visage », il découvre la lune et devient ami. Ne sont-ils pas uniques au monde tous les deux ? *La lune et moi* se mue en histoire d'amour sur des images en clair-obscur. Les cadrages sont étonnants et le héros corbeau follement émouvant.

MATILDA L'HORRIBLE PETITE MENTEUSE...

Hilaire Belloc, Illustré par Posy Simmonds, Albin Michel Jeunesse, 1991 Les livres pour enfants sont bourrés de petits monstres effrontés qui n'en font qu'à leur tête et s'en tirent

toujours impunément. Ce n'est pas le cas de Matilda, championne menteuse, proche parente du petit garçon qui criait au loup dans l'autre conte d'avertissement. Matilda ment si souvent que personne ne bouge lorsqu'elle crie : Au feu ! Elle périra donc dévorée par les flammes. Horrible ? Pas tant que ça. L'exagération et le décor vieillot créent une saine distance sans émusser le plaisir des émotions fortes et l'efficacité de la petite leçon. L'adaptation française est excellente et les illustrations beaucoup trop drôles pour être terrifiantes.

L'AGENCE BABEL,

Daniel Pennac, Illustré par Jean-Philippe Chabot, Gallimard Jeunesse, collection « Lecture junior », 1992, 92 pages Il y a, dans ce court roman, le premier que lègue Daniel Pennac aux enfants, un passage aussi fulgurant que les orages de Hurlevent. Plus près de *Roméo et Juliette* que de *La Petite marchande de prose*, *L'agence Babel* raconte



Corbeaux et futurs corbeaux, planche tirée de *La lune et moi*.

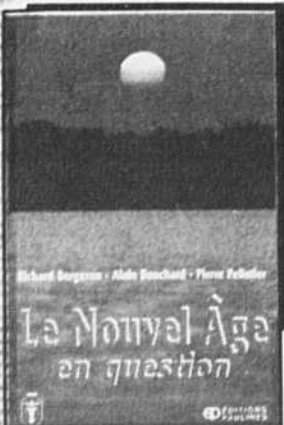
l'amour impossible d'un petit garçon nommé Kamo pour un personnage de roman, l'énigmatique et douloureuse Catherine Earnshaw de Emily Brontë. Elle est morte depuis 200 ans ? Tant pis ! Kamo découvre

que les mots peuvent consoler, guérir, faire voyager. Qu'ils nous entraînent dans des rêves plus beaux que ceux que la nuit sait inventer. La suite, *Kamo et moi*, sort dans quelques mois...

NOUVEAUTÉS



AUSSITÔT, ILS LE SUIVIRENT...
René Pageau * 136 pages * 11,95\$
Après avoir dressé un bilan des transformations de la vie religieuse au Québec depuis Vatican II, ce volume traite d'une façon renouvelée de la vie communautaire et de l'option pour les pauvres, à la suite de Marie, modèle des croyants. Le style est alerte et empreint de poésie. À la fin de chaque chapitre, une prière reprend le thème qui vient d'être élaboré.



LE NOUVEL ÂGE EN QUESTION
R. Bergeron, A. Bouchard, P. Pelletier 192 pages * 10,95\$
Un groupe de spécialistes étudie de près le phénomène Nouvel Âge, avec sympathie et respect, et confronte l'Église actuelle aux messages du Nouvel Âge. Ce livre se présente comme un outil précieux pour les personnes intéressées à en savoir plus sur ce mouvement très répandu dans notre société.

En vente chez votre libraire

EDITIONS PAULINES

3965, boul. Henri-Bourassa Est
Montréal, Québec H1H 1L1
Tél.: (514) 322-7341
Télécopieur: (514) 322-4281

UNION

des écrivaines et écrivains québécois
PROGRAMME DE PARRAINAGE
Les «jeunes écrivains» peuvent maintenant bénéficier des services d'écrivains-conseils.

Recrutement des «jeunes écrivains» et des écrivains-conseils

- Le «jeune écrivain» (âge minimum: 18 ans) ne doit pas avoir publié plus d'un ouvrage ou l'équivalent.
- Il doit soumettre des échantillons de ses textes au comité de sélection ainsi qu'un curriculum vitae.
- L'écrivain-conseil doit être un écrivain professionnel ayant déjà publié au moins cinq livres ou l'équivalent. Il doit démontrer des qualités de pédagogue et avoir une expérience d'au moins cinq ans dans ce domaine. Il doit joindre à sa demande un curriculum vitae et une bibliographie. Ses services seront rémunérés.

- Les catégories suivantes sont admissibles: roman, nouvelle, poésie, théâtre, littérature de jeunesse et essai littéraire. Le parrainage s'échelonne sur une période de quatre mois (de septembre à décembre).
- Date limite d'inscription: 5 août 1992.

Information et formulaire d'inscription: (514) 526-6653

CET ÉTÉ, MON GUIDE C'EST BROQUET!



- OISEAUX • COQUILLAGES • POISSONS • ARBRES
- ROCHES • FLEURS SAUVAGES • INSECTES
- PLANTES MÉDICINALES • MAMMIFÈRES • REPTILES
- BATRACIENS • VÉGÉTAUX D'ORNEMENT • ETC...

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE!

BROQUET
C.P. 310, LA PRAIRIE, Qué., J5R 3Y3
(514) 659-4819

Le plaisir des Livres

BANDE DESSINÉE

Vive Reiser

Pierre Lefebvre

EN CES TEMPS où plane au-dessus de nous la menace d'une société « politiquement correcte », rien n'est plus rassurant de savoir qu'on peut toujours, malgré qu'il soit disparu, compter sur Reiser. *Les oreilles rouges* (éd. Albin-Michel) tourne autour d'un pauvre gosse, souffre-douleur de sa famille. Cynique et mordant à souhait.

L'été est la saison des voyages. Théodore Poussin (ce fils illégitime de Tintin et Gil Jourdan) retourne enfin chez lui dans *Un passager porté disparu* (éd. Dupuis), mais le retour est souvent le plus étrange des voyages.

L'un des meilleurs albums de la série. Chez Dupuis également, une histoire de fugue à travers l'Afrique et l'Europe. *Le café du Français*, de Lapière et Stassen, des inconnus qui mériteraient de l'être moins.

L'été est également pour beaucoup de lecteurs la saison du polar. Casterman vient justement de rééditer l'adaptation de Tardi du *Brouillard au Pont de Tolbiac* de Léo Mallet.



Dessin de Reiser

La belle saison n'est pourtant pas obligatoirement le temps de l'année où on lit léger. Art Spiegelman a terminé cette année *Maus II*: And

Now my Troubles Began, la deuxième partie de ce terrible récit relatif, d'une part, l'enfer d'Auschwitz vu à travers les yeux

d'un survivant et d'autre part, près de 40 ans plus tard, les relations difficiles qu'il entretient avec son fils unique. Du grand art.

SCIENCE-FICTION

Démons et dissection

Norbert Spehner

LA DANSE DU SCALPEL Garfield Reeves-Stevens Presses de la Cité, 1992, 392 pages À LOS ANGELES, un physicien génial (mais fou...) dissèque le cerveau de ses étudiants pour y découvrir les ultimes secrets de l'univers et de la matière. L'opération se fait à vif et sans le consentement des intéressés... Kate Duvall, détective de la Police de Los Angeles traque ce *serial killer* nouveau genre, curieux mélange de Hyde et de Frankenstein. Un roman époustouflant qui combine avec brio plusieurs genres: la science-fiction, le thriller policier et le roman d'épouvante. De quoi vous donner froid dans le dos en pleine canicule!

LOVECRAFT (L'intégrale, vol. 3) Sous la direction de Francis Lacassin Robert Laffont (Bouquins), 1992, 1341 pages DANS ce troisième volume de l'intégrale des oeuvres de Howard Phillips Lovecraft, on trouvera (entre autres...) les contes inspirés du monde des rêves, rêves que Lovecraft racontait à ses amis et

dont il faisait des récits, son chef-d'oeuvre, *Démon et Merveilles*, des parodies et des pastiches, ses collaborations avec August Derleth, une histoire de la Nouvelle France et un récit de voyage à Québec (avec des illustrations). Lovecraft, on le sait, est le créateur d'univers étranges, à la fois macabres, insolites et poétiques. Et si vous tombez sous le charme mortel de Cthulhu, il y a deux autres volumes de plus de 1000 pages de frissons garantis pour passer votre été.

LA VIE LOGIQUE

M^{lle} Françoise de Cardailiac

DIVORCER SANS TOUT BRISER ET SANS FAIRE SOUFFRIR SES ENFANTS

LOGIQUES SOCIÉTÉS

DIVORCER SANS TOUT BRISER Et sans faire souffrir ses enfants Me Françoise de Cardailiac 128 p. - 14,95\$

Paul Pupier - Aline Gagnon
LE DICTIONNAIRE PRATIQUE DE L'EDITIQUE

FRANÇAIS ANGLAIS

Les Éditions LOGIQUES

LE DICTIONNAIRE PRATIQUE DE L'EDITIQUE Paul Pupier et Aline Gagnon 170 p. - bilingue reliure rigide - 24,95\$

Forme et Michel Mendès
WordPerfect pour Windows SIMPLIFIÉ

Forme et Michel Mendès

LOGIQUES ORDINATEURS

WORDPERFECT POUR WINDOWS SIMPLIFIÉ Patrick et Didier Mendes 128 p. - couverture spirale 18,95\$

SOLITUDE DES AUTRES LIENS INTERCULTURELS

LIENS INTERCULTURELS

LIENS INTERCULTURELS

LIENS INTERCULTURELS

LIENS INTERCULTURELS

LIENS INTERCULTURELS

LIENS INTERCULTURELS

LIENS INTERCULTURELS

LIENS INTERCULTURELS

LIENS INTERCULTURELS

LIENS INTERCULTURELS

LIENS INTERCULTURELS

LIENS INTERCULTURELS

LIENS INTERCULTURELS

LIENS INTERCULTURELS

LIENS INTERCULTURELS

LIENS INTERCULTURELS

LIENS INTERCULTURELS

LIENS INTERCULTURELS

LIENS INTERCULTURELS

LIENS INTERCULTURELS

LIENS INTERCULTURELS

LIENS INTERCULTURELS

LIENS INTERCULTURELS

LIENS INTERCULTURELS

LIENS INTERCULTURELS

LIENS INTERCULTURELS

LIENS INTERCULTURELS

LIENS INTERCULTURELS

LIENS INTERCULTURELS

LIENS INTERCULTURELS

ROMANS ÉTRANGERS

Ce qu'elles ont écrit

Lisette Morin

DES LIVRES de femmes? Pourquoi pas? Puisqu'elles ne sont ni trop lourds ni trop sérieux; qu'elles ne secrètent évidemment pas l'ennui et que leur qualité littéraire m'est apparue très convenable. Le premier des trois est même un véritable petit chef-d'oeuvre:

TOUTE PASSION ABOLIE

Vita Sackville-West Traduit de l'anglais par Micha Venaille, Salvy LE NOM de Vita Sackville-West a refait surface, dans l'actualité littéraire, il y a deux ans, avec la publication d'un roman de Christine Duhon, chez Olivier Orban, sous le titre de *Une année amoureuse de Virginia Woolf*. Présentée comme « excentrique, amoureuse et dévergondée », cette amie-amante du très grand écrivain que fut Woolf, était aussi — la réédition de *Toute passion abolie* vient de le confirmer — une très bonne romancière. L'histoire de lady Slane, veuve d'un ex-diplomate, qui fut vice-roi

des Indes et même premier ministre pendant cinq ans, est merveilleusement contée. Et c'est un roman tout ce qu'il y a de plus chaste. À 88 ans, cette vieille dame indigne entreprend la dernière aventure de sa vie en recevant, dans sa retraite de Hampstead, un excentrique milliardaire amateur compulsif d'objets d'art. Cette curieuse idylle, avec un homme qui l'avait aimée en silence alors qu'elle était jeune mère de famille, est tout à fait merveilleuse. Un roman très anglais et très étonnant!

AU NOM DU PÈRE ET DE LA FILLE

Françoise Dorin Flammarion APPRENDRE, pour un père, que sa fille pose nue dans un film érotique, c'est évidemment un sujet en or pour l'auteur de tant et tant de romans, dits légers, et de pièces de théâtre à succès. Je n'avais rien lu d'aussi drôle depuis *Les Lits à une place* de la même Françoise Dorin. Comme on peut l'apprendre en quatrième de couverture, ces gens, devenus héros de roman, sont tous atteints par la « paraïtomania », tous prêts à

n'importe quoi pour être touchés par la baguette magique de la « fée média »... Actuel et terriblement efficace!

TOUT VA BIEN DANS LE SERVICE

Corinne Roche Le Seuil

C'EST un premier roman. L'auteur, une infirmière qui a 15 ans de métier, a choisi le cadre qu'elle connaît le mieux: un grand hôpital, pour raconter une dramatique histoire d'amour entre deux malades. Couple aussi mal assorti que possible, idylle évidemment condamnée puisque l'homme, un bel Africain, se meurt de cancer, et que la femme, victime d'un accident de moto, s'en sortira.

Anita et Manda, une histoire vraiment pas comme les autres, mais dans un hôpital, hélas, comme les autres où la narratrice oublie qu'elle est, comme on dit maintenant, « une professionnelle de la santé » pour s'émouvoir devant ces deux patients résolus à mener jusqu'au bout une passion sans lendemain. Beaucoup de talent dans ce roman-vérité, et une romancière à suivre!

ESSAIS QUÉBÉCOIS

De la culture politique

Robert Saletti

S'IL'ON est du genre pilier de balcon ou ballon de plage, on trouvera à rire, tout en se déculpabilisant, avec le léger pamphlet de Francine Allard, *Défense et illustration de la toutoune québécoise*, et l'halelante autobiographie de Richard Garneau, *À toi, Richard* (chez Stanké, tous les deux). Du côté sérieux de l'été, on trouvera *Les humanités passagères* de Daniel Jacques (chez Boréal), un essai à la pensée exigeante et originale qui propose des considérations philosophiques sur la culture politique québécoise. À lire à l'abri du soleil. De plus, à la veille d'un (ou deux) nouveau(x) référendum(s), on jettera également un coup d'oeil intéressé au *Référendum confisqué* de Claude-V. Marsolais (chez VLB). Pour ceux qui croient encore qu'un référendum est un processus limpide. Enfin, soulignons un essai sur la sexualité masculine qui sort des sentiers battus: *Tous les hommes le font*, de Michel Dorais (chez VLB), et les trois livres parus à l'Hexagone qui, ensemble, dressent un large tableau de la critique littéraire des trente dernières années: *Passions du poétique* (Joseph Bonenfant), *Ouvrir le livre* (Laurent Maulhot) et *Pensées, Passions et Proses* (Jean Marcel).

ROMANS QUÉBÉCOIS

Histoire et géographie

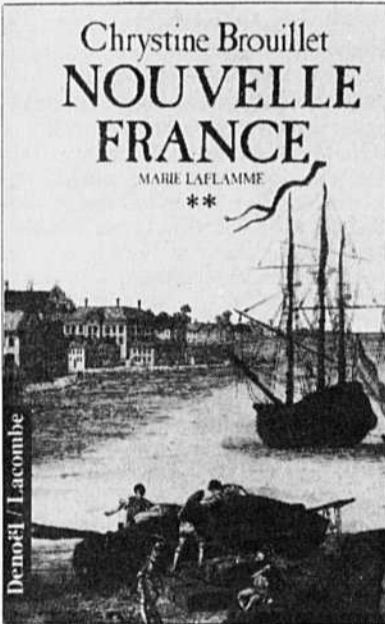
Pierre Salducci

NOUVELLE-FRANCE

Christine Brouillet, Lacombe. *Nouvelle-France* de Christine Brouillet (Lacombe) constitue un excellent divertissement pour l'été, d'autant plus qu'il n'est même pas nécessaire d'avoir lu *Marie Laflamme*, le premier volume des aventures de cette héroïne, pour embarquer aussitôt dans la suite de ses péripéties en Nouvelle-France. Avec un rare sens de l'intrigue, des rebondissements sans cesse renouvelés et chaque fois plus étonnants, Christine Brouillet réussit à captiver son lecteur tout en proposant une évocation très réaliste de la vie des premiers colons français sur le continent nord-américain. Passionnant et enrichissant. On en redemande d'autant plus que l'auteur a le don de nous quitter en nous laissant espérer un tome 3 encore plus prometteur.

AMOR AMOR

Christine Cormier, Guernica AVEC *Amor Amor*, Christine Cormier a fait récemment une entrée tout à fait réussie en littérature. Son court roman nous donne l'occasion de séjourner un été durant dans la région de Havre-Saint-Pierre, sur la Côte-Nord, alors que la jeune Suzanne retrouve sa



famille pour les vacances. D'emblée, voici déjà une bonne occasion de découvrir la vie des gens du nord et de se confronter à un été bien différent de ceux des plages du sud. *Amor Amor* est surtout le récit d'une confrontation entre l'amour idéalisé par une jeune fille de 18 ans et celui plus réaliste mais aussi plus décevant - qu'elle découvre chez les couples qui l'entourent. Un très beau texte, tout en intériorité, maîtrisé et mature. Un premier roman qui fait naître bien des attentes.

Le nouveau roman d'Anne Hébert

L'Enfant chargé de songes

Il a suffi qu'une fille superbe et malfaisante surgisse, montée sur un cheval gris pommelé, et disparaisse dans un claquement de sabots, pour que le cœur de Julien s'emplisse à ras bord de larmes et de songes. Il a suffi d'une voleuse de chevaux pour que rien ne soit plus pareil après cet automne-là, au bord de la rivière Duchesnay.



«La réussite est telle que Mme Hébert devra sans doute se résigner à lire ou à entendre dire que L'Enfant chargé de songes est un chef d'œuvre.»

Réginald Martel
La Presse

162 pages - 19,95\$

ÉDITIONS DU SEUIL



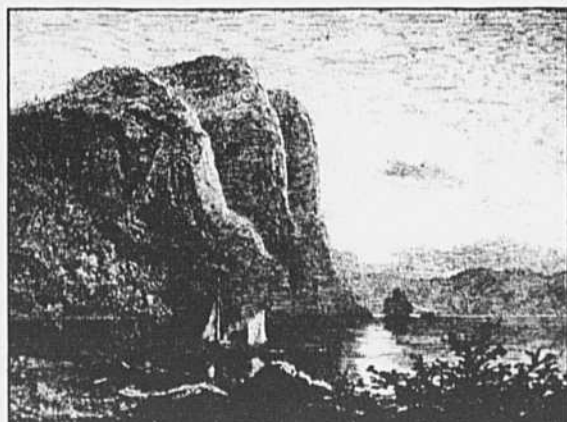
CET ÉTÉ... PARTEZ À LA DÉCOUVERTE DU QUÉBEC DE VOS ANCÊTRES !

LE QUÉBEC PITTORESQUE
GEORGE MONRO GRANT

Cahiers du Québec / Album n° 98

Format : 21,5 cm x 28 cm
Reproduction de 158 gravures sur bois de l'époque
Présentation de ROBERT LAHAISE

288 pages / 34,95 \$



Le Québec pittoresque vous propose une promenade sentimentale empreinte de poésie dans le Québec du siècle dernier.



Le plaisir des Livres

Andrée MAILLET

Choses écrites

Carnet 39

LORSQUE mère Saint-Roméo s'aperçut que j'avais de la voix — et, pas seulement ! — trois octaves et demi et un joli, pur, juste et brillant *contre-soi* — elle en fit la confiance à ma mère.

— Marie-Salomé !... Elle aussi ? Il n'y a donc que des rossignols chez les Camaraires ? Sa déception crevait l'espace courtoise que les gens du monde, les femmes en particulier, savent devoir conserver entre ce qu'elles ressentent en leurs plus intimes tréfonds et ce qu'il est d'usage de laisser transparaître.

— Et sa harpe ? son piano ? — La harpe... Il est évident que l'instrument lui-même lui plaît. Elle le flatte, ne s'en lasse pas... On lui a fait là un cadeau princier. — Sans doute ; mais en joue-t-elle ? — Alors, de beaux arpèges, hier encore. — Ah !... Le piano ? — Ce ne sont pas les dons qui manquent à Salomé, chère madame. — Merci mère. Ma fille n'est pas dépourvue... Mais au piano ? — Sa voix est exceptionnelle. Il lui faudra un maître, éventuellement. Je commencerai par le solfège, bien entendu, avec votre accord. — Neuf ans d'études pianistiques, mère Saint-Roméo !...

— Elle joue sans fausses notes l'*Allegro Barbaro* de Bartok. Une oeuvre redoutable, madame ! — À casser les oreilles, mère. Fortissimo d'un bout à l'autre, pas une altération à la clé, rien que des accords. — Ah ! C'est que tout le grandiose du morceau tient dans son expression. Salomé le jouera au concert de la fin d'année. Il en alla tel qu'entendu. Après mon anniversaire de 14 ans, maman me traîna — (y a pas d'autres mots) chez Alfred (Laliberté) qui, ayant suivi « la saison » de Bayreuth dix ans de suite, s'avisait qu'à Montréal pullulaient des voix wagnériennes et s'institua aussi professeur de chant. En son studio, immense, deux pianos se tenant à distance imposante l'un de l'autre, il nous reçut à la fin d'une leçon.

— Appelle-moi mon oncle, me dit-il. Ta mère dit que tu sais chanter : on va voir ça. Ou plutôt l'entendre. Mon élève, (une anglaise, quadragénaire — en apparence) va te faire les premiers exercices qui, selon ma

théorie, font « sortir » la voix. — Éloignons-nous, me dit posément ma mère, qui semblait connaître la théorie en question. Et elle m'entraîna à l'extrémité de l'immense studio : plus loin, nous aurions été dans la rue (au-dessus de la rue : sept étages au-dessus). — Pas si loin ! fit mon oncle. — Nous nous ôtons des jambes de ton élève, Alfred.

— Elle ne chante pas avec ses jambes, bourgonna-t-il. *Well, Mrs. Dolan ?* Allons-y ! La dame se gonfla l'estomac d'air pur (on ne fumait plus chez mon oncle), et, pattes écartées, ouvrit une bouche considérable et se mit à hurler : *Yo Ho To Ho ! You ! Yo Ho To Ho ! You !* — Les Walkyries, d'expliquer Alfred Laliberté, « celui qui ne malaxait pas la glaise », précisait-il parfois. Rien de tel pour sortir ce qu'on a dans le ventre. *The next one, Mrs. Dolan !* Alors la dame : — *Yaaa Hou ! Wou ! Yaaa !* — Voilà. Tu as compris ? Une belle fille comme elle, c'est toujours intelligent, dit-il à ma mère, plus clin d'oeil et sourire.

— Allons ! il plaqua quelques accords. Je me tenais, solide sur mes jambes, le diaphragme gonflé à bloc, j'ouvris un four... et rien n'en sortit. — Elle a le trac ? s'enquit mon oncle. Ce serait bon signe. On recommence ! Mais je m'étais écroulée sur un fauteuil Renaissance, la figure ruisselante de larmes provoquées par un fou rire. On remit le rendez-vous. « Les adolescentes sont des paquets de nerfs » conclut l'excellent pianiste et grand musicien que fut « mon oncle » Alfred Laliberté. Plus tard, maman m'amena chez Pauline Donald — où, comme toute bonne jeune fille, je chantai *Charmant papillon* de Campra (jusqu'à ce qu'il sorte comme un nuage de lépidoptères des oreilles des auditrices).

(*Les Princes de Sang I*, à paraître bientôt)

☆☆☆

AQUARELLE ANCIENNE... OH... OH... Airs de jeunesse romances et danses... batteries d'émotions □ garçons... robes bleues □ blanches □ la noire à long panneau de faille jaune □ Il n'est plus là □ le temps du semblant d'amour □ de la parade et de l'attaque des filles-faunes □ des damoiseaux □ Et puis... las... tout se remplace et nous devenons □ métaux □ bois □ ou feuillage □ un temps autre et nouveau □ surtout autre où l'on voit au travers des autres et les autres en soi si l'on est de feuillage et de nuées douces humides accessibles où les autres □ en certains temps □ s'égarent et se reprennent... Et si on est de pierre



de mousse □ alors il n'y a personne pour refléter □ jadis □ OH... OH... Je suis toute feuillée et parfois comme l'eau □ et c'est mon enfant qui se baigne et se mire en moi-même □ En soi-même l'ombre □ l'eau □ en l'humide devenu...
 ☆☆☆

ENTREVUE IMAGINAIRE — Moi : Depuis les Champs-Élysées de l'Au-Delà, cher Jean Basile, ne souriez-vous pas des derniers sondages ? Voici que votre roman *La*

Jument des Mongols est plébiscité par un public jeune et intelligent pour figurer dans la première bibliothèque idéale ? — J.B. : Lorsque les lyres et les flûtes de Pan ne jouent pas trop fort, j'entends de ces choses... — A.M. : Mais Jean-Yves Soucy que vous avez deux fois recommandé pour de grosses bourses fédérales — qu'il a reçues — ne s'y trouve pas, lui. Il vous avait refusé la bourse de 20 000 \$ que vous demandiez, qu'on a accordé à neuf

autres écrivains qui ne sont pas non plus parmi les auteurs préférés des jeunes. Non plus que Robert Bailly qui vous devait une mauvaise critique. Il est ignoré par les jeunes, mais parce que le livre n'est pas critique. Ditto pour Mlle Lise Paré. — J.B. : Je crains que ce ne soit pas exactement son nom. — A.M. : Qu'est-ce que ça fait ? À moins qu'un autre nom la désignant y soit. — J.B. : Hélas ! (pour elle) elle est absente. — Moi, A.M. : Vous aurez abrégé vos jours en vous obstinant

dans cette enquête sur « le favoritisme des bourses », à Québec. — J.B. : Estimée Andrée Maillet, ne vous faites pas d'autres ennemis pour moi ; je suis hors jeu. Cependant, mon oeuvre me survit. — A.M. : Je soutiendrai Christian Allègre en sa faveur au bénéfice des *Amis du DEVOIR*... (*Il s'estompe*). — A.M. : Jean Basile ! Jean Basile ! L'entrevue n'est pas terminée. — J.B. : Sur une île déserte, le livre que vous emporteriez ? — A.M. : L'encyclopédie Larousse illustrée du XXe siècle (*circa 1930*). — J.B. : Pour commencer ? — A.M. : Le Petit Larousse des années 20. — J.B. : Les premiers textes littéraires qui vous ont impressionnés ? — A.M. : *Comme il était au commencement, comme il est maintenant, comme il sera toujours pendant des siècles et des siècles*. Et des siècles, des siècles... Cela me donnait le vertige : le commencement et la fin du monde, la fin des hommes, la fin de moi ? Non !... Cela n'arriverait jamais ! Tout l'Univers, le Genre humain, tout est dans ces mots. — J.B. : Votre première langue seconde ? — A.M. : Vous connaissez la réponse : le latin d'Église, le plus beau (1), celui qui avait sereinement et bellement évolué, selon Remy de Gourmont. — J.B. : Promettez-moi... Si j'osais... — A.M. : Ivan Vassiliévitch, demandez-moi ce que vous voudrez. — J.B. : De là où je suis, je suis encore dans la littérature. Je suis par-dessus votre épaule. — A.M. : Alors ? — J.B. : Promettez-moi de ne pas quitter le *Mercur de France*, votre famille littéraire. — A.M. : Si l'on veut bien m'y garder. Jean Basile ! *Requiescat : amicus meus erat.*

☆☆☆

DANS LE CHARMANT LIVRE de Léo-Pol (POL) Morin, *Papiers de musique* James Callihou (Alias Léo-Pol Morin) a l'avantage de cinq pages pour se faire connaître. Alfred Laliberté, lauréat, élève de la Schola Cantorum de Paris a deux lignes, dans lesquelles il a pu lire qu'il avait la langue encombrée, malaisée mais bien sonnante. A cette époque, 1930, on ne craignait pas d'affluer sa hache sur le cuir de son ennemi. Nous vivons des temps pusillanimes où, pour un nom cité dans une phrase qui déplaît, on se paie le luxe d'envoyer une mise en demeure (n'importe qu'elle ait fait plus rare que peur). Si autrefois les haïnes étaient féroces, les manières de chez nous étaient de bon ton.

1 — Pas si beau que celui de César, Cicéron, etc. *ÉVOLUE.*

— A.M.

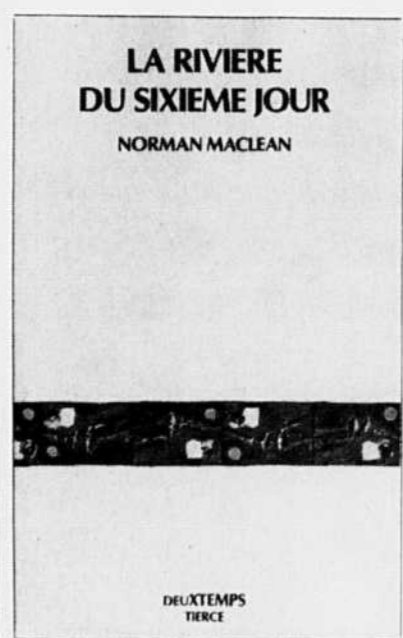
Histoires de pêche

LA RIVIÈRE DU SIXIÈME JOUR
 Traduit de l'américain par Marie-Claire Pasquier
 Norman Maclean
 Deux temps Tierce, 1992, 147 pages
 Francine Bordeleau

UTILISANT le cadre charmant du Montana rural des années 30, décrivant à l'envi des paysages constitués de rivières poissonneuses et de photographiques canyons, *La rivière du sixième jour* a tout, de prime abord, pour devenir le roman-culte des écologistes. D'autant mieux que Robert Redford vient d'en tirer un film qui devrait nous arriver sous peu.

Eh bien ! Pour une fois je me réjouirai qu'un récit trouve à profiter d'une mode ou d'un courant. Car ce qui est à ma connaissance le seul livre de Norman Maclean, professeur de littérature à l'Université de Chicago né en 1903 et mort en 1990 (il écrivit *La rivière du sixième jour*, un récit autobiographique intitulé originellement *A River Turns Through It*, à l'âge de 73 ans) est un petit chef-d'oeuvre.

Pendant longtemps, nous expliquions Maclean, la pêche — et plus précisément la pêche à la mouche — fut la seconde nature de tout homme né au Montana, pays des Rocheuses et des grandes rivières à truites de l'Ouest américain. Seconde nature à laquelle n'échappas pas le père de l'auteur, tout pasteur qu'il soit, et qu'il aura tôt fait de réveiller chez ses deux fils.



Des deux frères, Paul, le cadet, est de loin le plus doué. Et le plus « turbulent ». Devenu le principal rédacteur de l'hebdo local, bagarreur, grand buveur, joueur de poker impénitent et j'en passe, il est célèbre dans le comté autant à cause de son emploi que de ses frasques. Pêcheur et pêcheur, en somme, ce que n'ignoient pas le père à la moralité stricte et le narrateur, homme doté lui aussi de principes rigoureux ou, en tout cas, plutôt conventionnel.

C'est sa relation avec ce frère si différent, que la famille ne songera

jamais à traiter en « mouton noir », que Maclean raconte ici. Et cette relation, telle qu'elle apparaît dans *La rivière du sixième jour*, est tout bonnement extraordinaire, qui se fonde sur l'amour et le respect mutuels, sur une tolérance authentique, sur la pudeur (c'est là une grande force du récit, de nous réapprendre sans didactisme aucun ni moralisme ceul le vrai sens de ces mots), bref sur ces valeurs que l'on trouve (avec beaucoup de chance) dans l'amitié mais, curieusement, plus rarement dans les familles.

De la même manière que certaines personnes préfèrent se connaître, se dire à travers l'action, à travers les choses qu'elles font ensemble plutôt que par l'avalanche de paroles et l'inspection, les deux frères vont souvent à la pêche ensemble. Plus qu'un sport ou un passe-temps, elle est, nous enseigne Maclean, une façon de participer à l'univers ; elle ponctue également la relation des deux frères.

À la fin, le narrateur n'aura pas réussi à tout savoir de Paul, pas plus qu'il ne sera parvenu à le comprendre entièrement. Mais il nous aura livré, dans un style elliptique et sobre, l'essentiel d'un rapport humain et l'indicible qu'il recèle. Cela rejoint chacun de nous et Norman Maclean savait sans doute que là seulement réside l'intérêt du genre autobiographique : dans cette possibilité qu'a l'expérience individuelle de servir à tous.

Une oeuvre qui respire

Jean-Pierre ISSENHUTH
 Poésies

CORTEGE POUR LE CORBEAU
 Robert Marteau
 Quimper, Calligrammes, 1991
 EN FRANCE, au nombre des poètes consacrés, on cite communément Bonnefoy, Jaccottet, du Bouchet, Dupin. Chaque fois qu'on oublie Robert Marteau, je suis étonné et déçu. Je reste pourtant imperméable aux préoccupations alchimiques exprimées dans certains de ses livres, et il arrive que le ton royal qu'il adopte me fasse désirer un peu de repos dans la trivialité la plus quelconque. Mais mes insuffisances n'enlèvent rien à la richesse, à la force, à la respiration de ses livres.

La publication de *Cortège pour le corbeau* est l'occasion de revenir à deux ouvrages récents où les qualités de Marteau me paraissent plus sûres et plus continues que jamais : *Fragments de la France* (Champ Vallon, 1990) et *Forestières* (Métailié, 1990). Le premier livre présente près de 200 morceaux en vers et en prose, suscités par « toutes sortes de manières et de formes que la vie prend pour se manifester en tel lieu et tel autre ». Ces mots de Marteau touchent le fond du livre : la vie observée et méditée, la vie végétale, animale, humaine et celle que l'on prête aux objets et aux peintures.

Chaque morceau est associé à un lieu et à un jour. C'est donc, dans son principe, un morceau de circonstance. Tantôt, il ne quitte pas les circonstances, et tantôt leur

échappe à la faveur d'un lien établi, dans l'esprit, entre la vie et l'histoire, ou d'autres circonstances, ou le mythe. Si le tout s'intitule « fragments », ce n'est pas pour signaler des brisures ou des lacunes, mais parce que l'inventaire de la France, tributaire d'un itinéraire, est incomplet. Chaque morceau, lui, est complet, et c'est une joie, souvent, de le voir se refermer sur lui-même après s'être demandé comment, cette fois, Marteau allait procéder pour retomber sur ses pieds.

L'impression que laissent les poèmes en est une de rigueur souple, de naturel contrôlé, de maîtrise sans ostentation. Que dire de plus que cette impression ? Si la littérature est un plaisir, l'impression en est le sceau, la preuve sensible, hors de laquelle on tombe dans l'élucubration sans espoir de retour. Voici une arabesque en un lieu (la Berge des Tuileries), un jour (vendredi 11 décembre) : *Les étourneaux se sont posés sur un platane. / En face du soleil ils s'épouillent, ils sifflent. / L'un s'élance pour franchir la Seine dont l'eau / Éblouit. Une pie et une autre choisissent / Les ajours du peuplier, contemplent d'en haut / Le temps, ne sont plus où je les voyais, parties / A l'improviste. Deux mouettes aux dessous / Blancs glissent, deux visseaux venus d'aucun rivage, / Dissous déjà avec leurs voiles dans le vide / Où l'avenir est passé avant nous.*

Marteau prend plaisir à décliner les noms des lieux, des plantes, des bêtes, des gens, et je me demande s'il n'y a pas, chez lui, un rapport étroit entre nommer et aimer. Une phrase de *Forestières* dit dans quelles circonstances le livre est né : « Quant au monde, depuis toujours dans un mauvais pas, à mesure que mon compte s'amenuise plus chaque

jour j'apprends à l'aimer ». Et Marteau va dans le monde et le raconte, ou plutôt le réfléchit, « au jour le jour, chemin faisant, d'une prose qui se puisse lire perpétuellement ».

Car la prose domine dans *Forestières*. Rarement, les vers l'entrecoupent d'ébauches, comme dans le journal de Hopkins. *Nicolas / De Staël fut un prince parmi nous. / Je le vois, mais très tard. A mon âge, / Et depuis longtemps déjà, / Truelle en main, / Il était tombé de l'échafaudage.* Dans les parties en prose, Marteau atteint des sommets de précision et de complexité équilibrée. L'image du jeu de marelle lui semble chère. Il évoque plusieurs fois, si je ne me trompe. Elle me paraît appropriée pour donner une idée de sa phrase : on commence à cloche-pied, on va de droite et de gauche, épousant les zigzags de la vie, et on retombe à pieds joints, au terme d'un mouvement sans interruption.

Quoique de publication plus récente, *Cortège pour le corbeau*, par la facture, me ramène à des oeuvres antérieures, *Atlante* ou *Traité du blanc et des teintures*. Il présente 45 courts poèmes d'inspiration amérindienne, une suite de strophes qui saluent hommes et bêtes dans leurs actes. On peut lire dans l'une d'elles une sorte d'art poétique qui coifferait, mieux qu'un commentaire, les trois livres dont j'ai parlé : *Font cortège au Corbeau / le castor, la loutre, l'otarie, / le pivert, la grenouille, l'aigle / et le saumon. L'ours en se dressant / fait un trou dans le ciel où se tiennent / le hibou blanc et celui à lunettes. / L'homme qui connaît les mots et les degrés / met ses pas sur cette échelle et goutte / à goutte, comme une médecine, le poème / tombe du globe de ses yeux.*

TRIPTYQUE

C.P. 5670, SUCC. C MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3N4 TÉL: (514) 524-5900 ou 525-5957

Antoine Sirois
Mythes et symboles
 DANS LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Antoine Sirois
Mythes et symboles dans la littérature québécoise
 156 p., 18,95\$

Dans ce recueil de textes, Antoine Sirois s'est plu à retracer les grands mythes et symboles des romans et bibliques qu'ont marqués notre civilisation occidentale. L'auteur nous offre comment Ringuelet, Gabrielle Roy, Anne Hébert, Jacques Ferron et d'autres romanciers ont transposé, adapté les récits anciens dans leurs propres récits et soulevé les questions qui, de tout temps, ont hanté l'humanité en quête de sens.

Pierre Monette
Le guide du tango
 260 p., 17,95\$

Synthèse d'informations unique en son genre parmi tous les ouvrages publiés sur le sujet, tant en français qu'en espagnol. Le guide du tango contient une présentation de l'ensemble des oeuvres, compositeurs, paroliers et interprètes du répertoire. Il répond autant à la curiosité des connaisseurs du tango qu'à celle des amateurs de musique.

Annette Hayward et Agnès Whitfield
Critique et littérature québécoise
 422 p., 27,95\$

Riches en réflexions et en questionnements, les articles réunis dans cet ouvrage interpellent tous ceux et celles qui s'intéressent à l'évolution et à la pratique de la critique littéraire au Québec. Ils nous incitent surtout à poursuivre ce débat dans le prolongement actif d'une lecture dialogique, créatrice, et bien entendu critique...

LES ÉDITIONS TROIS

rendent hommage à

MONIQUE BOSCO

Lauréate du Prix Alain-Grandbois de l'Académie des lettres du Québec

pour son recueil de poésie

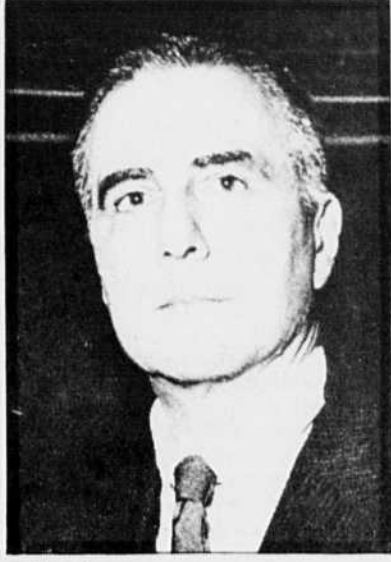
Miserere

Deux visions de l'Amérique



LA FIN D'UN MONDE (Juin 1940)

Julien Green, *Le Seuil*, 116 pages
L'ATTRAPEUR D'OMBRES
Yves Berger, Grasset, 160 pages
LE PREMIER est Américain, mais né à Paris en la première année de ce siècle. Le second est Français, plus précisément né en Avignon, en 1934, mais regrette visiblement de n'être pas Américain de naissance. D'où, depuis qu'il écrit des livres, cette « folie » : « se sentir en manque » de l'Amérique.



Julien Green

relative, superficielle et extérieure, on fait parler des mots devenus muets.

La biographie, donc, ne se fit pas. Et bien que le Journal, selon son auteur, ne donne que des fragments de sa vie, « des éclairs des reflets », il faut convenir avec lui que « ces brusques plongées sont plus révélatrices » qu'une reconstitution de son passé faite par un étranger. Il faudra d'ailleurs aux historiens de la littérature qui se pencheront, demain, sur l'œuvre abondante d'écrivain et de diariste de Julien Green, ne tenir compte que de ce qu'il nous a donné lui-même, par le truchement des personnages

romanesques et de ses souvenirs.

Le petit cahier noir, donc, contenait le récit de juin 1940, ce mois de terrible angoisse pour cet Américain de Paris, fuyant sa ville natale et regagnant le pays d'origine de sa famille qui ne fut vraiment jamais le sien, en dépit de séjours prolongés et des études qu'il y mena, aux années 20 et 30.

Ces quelque cent pages racontent l'exode de Green, d'abord à Pau, puis à Bordeaux (où s'étaient réfugiés de nombreux politiques et écrivains), enfin à Barcelone avant de partir vraiment pour l'Amérique où il séjournera jusqu'en 1945, se hâtant de revenir « chez lui », à Paris, « retrouver la ville » mais surtout d'entendre enfin la langue « qui lui manquait depuis cinq ans. Il faudrait inscrire, déclare-t-il avec émotion, aux portes de Paris : « Ailleurs on respire, ici on vit ».

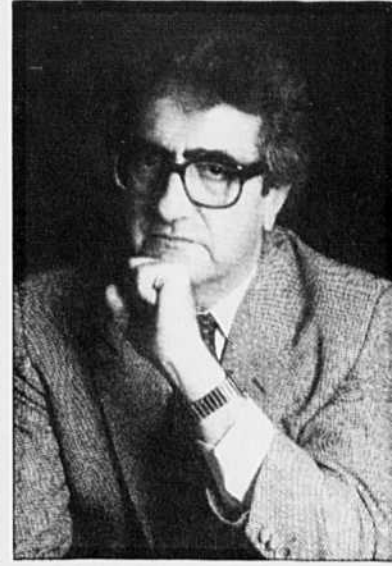
Pour l'anecdote, et parce que « *La fin d'un monde* » constitue un tableau, non retouché, semble-t-il, de la fuite de Green, de son ami Saint Jean, il faudra glisser ce journal... dans le grand Journal de Julien Green. Pour les vrais admirateurs de ce très grand écrivain, « *La Bibliothèque de la Pléiade* » se chargera de le remettre chronologiquement en place. Pour les autres, et pour ceux que continue de passionner, plus de cinquante ans après, la tragédie de la France, en 1940-41, ce petit livre est révélateur, souvent cruel envers certains des contemporains de Green, la plupart disparus, car si c'est une grâce de vivre longtemps, c'est aussi une

tristesse que de compter ses morts, les parents et les amis en allés.

☆☆☆

Si Yves Berger est amoureux de l'Amérique, il l'est évidemment beaucoup moins des Américains. Quand il en décrit quelques spécimens, dans « *L'attrapeur d'ombres* », il le fait avec une indéfinissable cruauté. Il les voit « lourds et lents et obèses ». « Quelquefois, se dit Berger, regrettant les Indiens autrefois « grands, minces et agiles », il se dit que « Blancs et Rouges confondus, c'est tout un peuple d'Américains qui insulte l'Amérique ».

Cette autre randonnée dans l'ouest qu'effectue Yves Berger, séduira ceux qui ont aimé « *Le Fou d'Amérique* », « *Les Matins du Nouveau Monde* », et plus récemment « *La Pierre et le Sagaro* ». Il n'est pas exagéré de dire, qu'ignorant comme il le fait toujours les grandes villes, l'auteur réduirait (si l'on peut parler d'une tentative de réduction pour ce pays digne de Gulliver) l'Amérique aux états où la plaine immense, cette étendue qu'il appelle, d'un néologisme personnel « platété », pour éviter « platitude », et les rochers, les lacs profonds et les arbres géants lui ménagent la plus grande et merveilleuse solitude. « Je ne vais pas dans l'Ouest ou dans le Sud, à San Francisco ou à Charleston, Monument Valley ou les Appalaches, pour voir les Américains. Trop nombreux et partout dans le monde, pour un peu aussi nombreux ailleurs que chez



Yves Berger

eux. Trop jeunes : cinq cents ans. L'Amérique ? Trois milliards d'années, au moins et environ. Je vais en Amérique pour voir l'Amérique ». Et, quand on lit Berger on sait que c'est ni un truisme ni une lapalissade !

La langue fastueuse de ce voyageur est objet constant de surprises. Il aime les néologismes — sans en abuser — et méritait sans doute ce Prix de la Langue Française qui lui accorda le jury de la Foire de Brive, il y a deux ou trois ans. Le verbe « imager » lui convient beaucoup mieux qu'illustrer ou imaginer, à lui qui regrette de ne posséder que des mots, pour décrire, alors que le peintre a toute la palette de ses couleurs.

Yves Berger connaît aussi le Canada, ses provinces de l'ouest collées sur « son » Amérique. Il cite même Nelligan (« Ah que la neige a neigé ») et évoque Félix-Antoine Savard, « Québécois que nous ne connaissons pas en France, honte à nous », qui pour exprimer la surprise et l'émerveillement, utilisait le mot « ahité », au lieu du très banal et très usé « ah ! ».

Pour voir le séquoia avec les yeux d'un poète, et non d'un arboriculteur, pour apprécier les pierres et les monumentales sculptures de granite, il faut encore une fois lire Yves Berger. Qui n'en aura jamais fini avec l'Amérique, survivante « d'un monde perdu voici quelque cent quarante millions d'années ».

Prévert
en prose, en vers et en couleurs dans
La Pléiade.



Enchanteur!

Résistance passive

FOOLS

De Njabulo S. Ndebele,
Traduit de l'anglais
par Jean-Pierre Richard,
Éditions Complexe, Paris.

Naïm Kattan

ÉCRIRE le racisme comme il est vécu : voilà ce qu'entreprend Njabulo S. Ndebele. Né à Johannesburg en 1948, il a publié des poèmes et des nouvelles en zoulou et en anglais. Chef de file du Black Consciousness Movement, Ndebele inscrit sa fiction et sa poésie dans une prise de conscience du Noir africain, de sa vulnérabilité et de sa force, de sa fragilité et de sa résistance.

Fools, une longue nouvelle, fut pu-

blié en anglais en 1985, c'est-à-dire au début de la fin de l'apartheid en Afrique du Sud. Cependant, l'ouvrage ne retrace pas les événements politiques. Le racisme semble dire l'auteur, se vit individuellement, de l'intérieur. Son personnage est un instituteur de 55 ans; Zamani. Il avait milité, dans le passé, contre le racisme mais a fini par s'adapter à la vie du ghetto et cherché, dans les aventures sexuelles, à se tenir à flot. Il fait la rencontre d'un jeune homme, Zani qui entend changer le monde. Pour Zamani, il représente un miroir où se déroule son existence : résignation, mutisme et quête du plaisir. Il s'aperçoit de l'effondrement de sa volonté de continuer, d'une vacuité dont il ne peut plus s'évader. Il a eu

une aventure avec la soeur adolescente de Zani avant de connaître ce jeune homme. Un fils est né, un inconnu pour lui. Sa femme, infirmière, ne peut plus le secourir.

Il recherche la confrontation avec Zani comme une ultime tentative de surnager. Rien à faire. Il sombre. Jusqu'au moment où un boer raciste sort de sa voiture un fouet pour châtier un directeur d'école, un Noir totalement soumis qui a lancé par inadvertance une pierre en direction du Blanc. Il détourne l'ire du Blanc, la dirige vers l'adolescent rebelle Zani qui résiste puis s'enfuit.

Zamani est là qui regarde, victime toute trouvée. Il reçoit les coups de fouet, ne bronche pas. Le boer s'acharne et Zamani ne bouge pas. Et c'est le raciste qui se met à pleurer.

C'est lui qui est vaincu. Zamani peut alors affronter le jeune militant et attendre le retour de sa femme. Ni régénéré par la souffrance ni victime expiatoire. Il est un homme en voie de réconciliation avec lui-même. Une personne. Il ne fuit pas la souffrance mais ne la recherche pas non plus. Zamani n'est pas un héros. Il résiste à la dissolution de son être et à l'état de victime, ne sait que recevoir les coups sans s'y résigner. D'autres, plus vigoureux que lui, aux volontés non encore émoussées, sauront poursuivre le chemin.

Sans tomber dans la propagande ou la moralisation, Ndebele ne se contente pas de constater et de décrire. Il exprime plus qu'un rêve, une volonté.

Plat pays

LES PEUPLIERS

Thierry Haumont
Gallimard, Paris, 178 pages

Marie-Hélène Alarie

BREL CHANTE son plat pays avec toute la poésie qu'on lui connaît. Thierry Haumont lui, nous raconte les peupliers qui vivent dessus, mais il le fait malheureusement de plate façon.

Pour qui veut tout savoir des peupliers (depuis l'hybridation, en passant par le nom des différentes variétés, jusqu'au nombre de spécimens dans chaque forêt), *peupliers* est l'ouvrage de vulgarisation tout désigné. Malheureusement, sur la page couverture on nous annonce un roman. Or, si ce simple traité de bo-

tanique se transforme en manifeste révolutionnaire et prophétique vers les cinq pages de la fin, d'ici là, on reste sur sa faim.

Thierry Haumont a entrepris de nous raconter l'histoire de Victor Deffuisseaux. Mais on ne connaît le nom du héros qu'à l'avant-dernière ligne. Pourquoi un procédé si manifestement inutile ? Victor n'est pourtant pas un personnage de polar ou de thriller, mais un paysan tout ce qu'il y a de plus honnête et ordinaire. Il vit en ermite et, s'il faut l'en croire, ses seules compétences se limitent à la connaissance des peupliers. Il dira bien qu'il connaît aussi un peu les autres arbres, qu'il sait comment parcourir des kilomètres et des kilomètres à pieds, et ce, durant des jours sans jamais être défraîchi. Voilà ce

qu'il répète au long d'une correspondance assidue avec un employeur éventuel qui embauche des « recenseurs de peupliers ». Victor le Wallon, se rendra compte que le poste est déjà occupé par son ennemi : Vandenberghe, un Flamand. Tout bascule, la hache de guerre est ressortie avec les vieilles querelles historiques entre Wallons et Flamands.

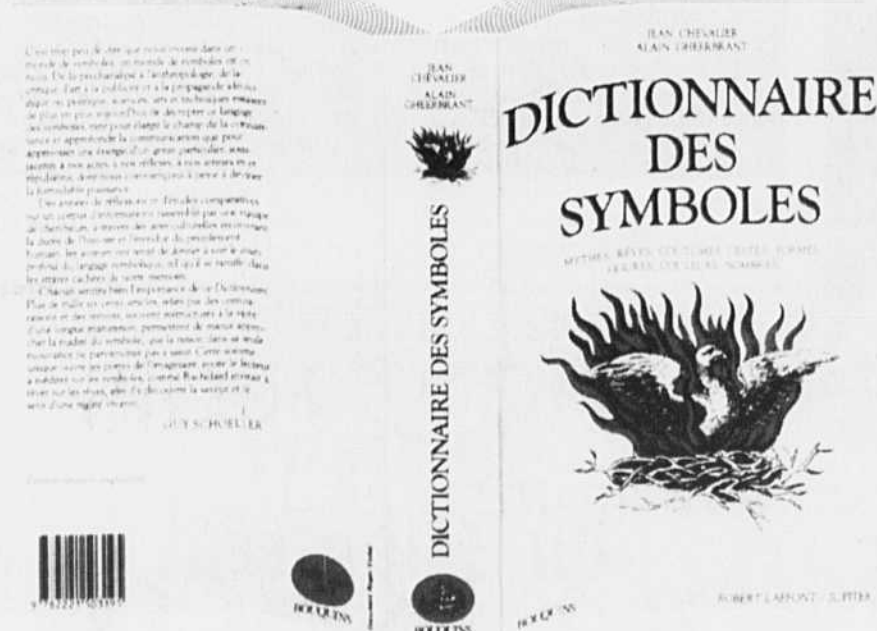
C'est à ce point - presque final - du roman qu'enfin l'auteur réussit à retenir l'attention avec une confrontation. Tout se fera en termes forts et musclés. « Si tu cherches un connaisseur de préférence à un Français. Un expert en tulipes, tu cours chez les Hollandais. Un spécialiste des mines et du fer, tu t'informes chez les Wallons. Et pour les peupliers, tu prends un Flamand. » Plutôt que de mettre

l'accent sur la relation entre les deux hommes, l'auteur se contente de mentionner qu'ils entretiennent une indifférence mutuelle. Tout à coup cette indifférence se transforme en haine.

Thierry Haumont en est à son cinquième roman, et il demeure hanté par les vieux démons politiques et patriotiques, mal exorcisés, mal utilisés aussi de façon à donner une éventuelle substance à l'oeuvre.

Sur le bandeau du livre, on peut lire : « Il y a des lois à tirer aussi de l'exceptionnelle présence d'exceptions ». Cette phrase nous est servie comme piste de lecture. L'exception fait la règle, comme on sait. Sauf qu'à trop vouloir être exceptionnel, on fini parfois par se perdre.

J'aime les Bouquins...
leurs prix aussi!



Mythes, rêves, coutumes, couleurs, nombres, dans un seul « Bouquins » léger, souple et solide.

AUTRES TITRES DE LA COLLECTION DICTIONNAIRE

- Encyclopédie des vins et alcools
- Dictionnaire du cinéma
- Dictionnaire des disques et des disques compacts
- Dictionnaire encyclopédique de la musique
- Tout l'opéra

1100 pages
29,95 \$

BOUQUINS



ROBERT LAFFONT

Conçu et réalisé spécialement à l'occasion de la Quinzaine de la Pléiade 1992, l'Album Prévert vous est gracieusement offert par votre libraire pour tout achat de trois volumes de la Pléiade. ATTENTION! LE TIRAGE DE L'ALBUM DE LA PLÉIADE EST LIMITÉ.

Racines

TRAITÉ DE GÉNÉALOGIE

René Jetté
Les Presses de l'Université
de Montréal, 1991, 716 pages.

Jean-Pierre Proulx

L'AUTEUR du désormais indispensable *Dictionnaire généalogique des familles du Québec des origines à 1700* (1983) vient de faire définitivement passer la généalogie du monde du loisir à celui des sciences humaines et sociales.

René Jetté a, dans ce volumineux traité de plus de 700 pages, voulu décrire minutieusement le champ propre de cette discipline qui n'est autre, écrit-il, que la parenté. « Ainsi limité, le champ d'activité de la généalogie est relativement étroit, écrit-il, en comparaison des nombreux domaines que se taillent d'ordinaire les sciences de l'homme et de la nature. Il assure cependant à la généalogie l'originalité et l'autonomie d'une discipline dont la pratique remonte au premier temps de l'humanité. » Elle a au moins la noblesse que confère l'ancienneté.

Comme tout traité, celui-ci se caractérise par son caractère systématique et une volonté évidente d'être complet. En 14 chapitres, l'auteur décrit dans le détail ce qui constitue la parenté, la désignation des personnes, l'ascendance, la descendance, la pratique de la généalogie, la preuve par le fait, par présomption, l'enquête généalogique, les sources privées et les imprimés, etc.

Mais le « problème » de la généalogie est certainement son sens. Pourquoi les personnes, et maintenant les universités, pratiquent-elles cette discipline ? « Pour savoir », évidemment. Mais pourquoi par exemple, l'Institut Drouin a-t-il, après la guerre de 1939-45, connu un immense succès ? Et pourquoi l'Université de Montréal et l'Université du Québec

Chicoutimi consacrent-elles maintenant des ressources humaines et financières importantes à vouloir reconstituer la population ancienne du Québec ?

Le chapitre 5 sur « la pratique de la généalogie » est le plus intéressant parce qu'il cherche justement à répondre à cette question du sens, même si c'est à partir d'une perspective utilitaire.

L'auteur a relevé sept catégories d'usage (ce « sept » est-il le fruit du hasard dans cette discipline qui tient du sacré : l'évangile de Matthieu s'ouvre précisément sur une généalogie de Jésus). Depuis l'Antiquité, observe René Jetté, la généalogie est liée « à la reproduction sociale, à l'hérédité des biens, à l'hérédité du pouvoir, à la religion, au panégyrique, à la profession et aux sciences de l'homme ».

Au Québec, c'est l'usage panégyrique qui a prévalu. Au XIXe siècle, « s'est développée chez les élites québécoises la tendance au panégyrique, c'est-à-dire à l'éloge des familles notables. L'intérêt pour les « grandes familles » prolongeait naturellement l'intérêt pour les « grands » hommes politiques et militaires, eux dont les actions remplissent alors les livres d'une histoire qu'on commence à peine à découvrir et raconter ».

Mgr Cyprien Tanguay (1819-1902), le père de la généalogie canadienne-française, commence son célèbre dictionnaire pour des motifs juridico-canoniques, mais il souscrit rapidement à l'inclination panégyrique de son temps. Ses successeurs immédiats du début du siècle, poursuit M. Jetté, tous des curés ou des avocats, « commencent unanimement à l'idéologie nationaliste et conservatrice de l'époque, amalgame de quatre valeurs jugées aussi éternelles qu'indissociables : la fierté d'être issu de la « race » française, l'attachement indéfectible à la religion ca-

tholique, l'exaltation du mode de vie rural pré-industriel et le culte de la famille ».

La période d'après-guerre voit se développer les sociétés de généalogie dont la plus importante, la Société généalogique canadienne-française, est fondée en 1947 par le franciscain Archange Godbout. On compterait, avance prudemment Jetté, « quelques dizaines de milliers de généalogistes amateurs ». Parmi les causes de cette explosion, l'auteur voit encore « la persistance de l'éloge des ancêtres [...] Les amateurs continuent de s'abreuver à la fontaine du panégyrique et du nationalisme. Certes, l'intérêt pour les notables est pratiquement éteint; démocratiquement, ceux que l'on glorifie maintenant, ce sont les aïeux, pour la plupart installés au pays sous le Régime français, massivement agriculteurs de métier, indistinctement pauvres et illettrés, mais féconds fondateurs de la lignée et de la nation ».

C'est, soutient Jetté, l'entrée de la généalogie à l'université qui l'a « détachée de ses usages panégyrique ou nationaliste au profit de la connaissance scientifique de l'homme ». Il rappelle opportunément ici comment, en 1967, le Programme de recherche en démographie historique de l'Université de Montréal, puis en 1972, le SOREP, Centre interuniversitaire de recherches sur les populations, (UQAC, Laval et McGill) « ont contribué à la réhabilitation de la généalogie auprès des universitaires, prélude à une pleine reconnaissance de la généalogie comme discipline universitaire à part entière ».

Il eut été intéressant que l'auteur, qui a été et est encore professionnellement associé à ces deux grands organismes, pousse plus à fond sa réflexion sur le sens même de la généalogie comme discipline universitaire. On aura noté en tout cas, que pour l'heure, elle semble trouver son

sens non en elle-même, mais dans la mesure où elle est mise aux services d'autres disciplines, en particulier la démographie et la génétique.

À sa décharge, l'auteur ne prétend pas répondre péremptoirement à la question du pourquoi. « L'élargissement social de l'intérêt pour la connaissance des ancêtres demeure un phénomène à expliquer », écrit-il. Que voilà un très beau sujet de thèse interdisciplinaire en anthropologie, en sociologie ou même en philosophie.

Le *Traité de généalogie* de René Jetté n'est évidemment pas que questionnement. Il va loin dans la description systématique de l'objet et des méthodes propres à cette discipline. L'ouvrage compte en outre un nombre incalculable d'exemples tirés des sources québécoises qui démontrent la profonde érudition de l'auteur.

Mais ceux qui recherchent le frisson historique seront déçus car l'ouvrage a un côté technique très poussé qu'une langue ardue rend encore plus rébarbatif. Je cite au hasard : « La convergence est intégrale quand tous les faits soumis en preuve sont compatibles avec l'histoire généalogique du probant » !

Ce niveau de langage est constant à travers les quelque 700 pages de l'ouvrage et, je le crains, il rebute les nombreux amateurs qui, de loin, forment la masse des généalogistes québécois. Visiblement, l'auteur a écrit pour les quelques spécialistes que l'on retrouve dans les universités québécoises et françaises. Ils apprécieront, c'est sûr, la codification des règles de leurs sciences. Mais les amateurs ne s'y retrouveront pas. En somme, le traité de René Jetté est à la généalogie ce que *La Flore Laurentienne* du frère Marie-Victorin est à la botanique : un livre savant. L'un et l'autre n'en sont pas moins indispensables.

Tragédie en majeur

ALTO SOLO

Antoine Volodine
Minuit, 125 pages

Francine Bordeleau

C'EST l'histoire de deux oiseaux. C'est aussi une histoire de clown. À moins que ce ne soit plutôt l'histoire d'un violoncelliste et d'une altiste. Dans ce cas c'est l'histoire d'un quatuor à cordes, trois hommes et une femme, qui croisera l'histoire d'un écrivain qui rédige des textes pour oiseaux perdus.

Selon *Lire*, le magazine de Bernard Pivot, *Alto Solo* serait l'un des 20 meilleurs livres de l'année qui vient de s'écouler. Jugement périlleux, mais il faut bien reconnaître que nous avons là, semblant sortir de nulle part, un roman tout à fait particulier et digne de la plus grande attention.

Jeune écrivain, Volodine a signé chez Minuit, en 1990, *Lisbonne, dernière marge*. Du coup on a découvert une nouvelle voix audacieuse qui ne se complait guère dans le psychologisme primaire dont nous afflige trop souvent le roman.

Alto Solo est d'abord une fable politique. Le récit se passe à Chamrouche, capitale d'une quelconque contrée d'Europe de l'Est. Le communisme a fait place à une sorte de national-socialisme, ce qui, quoiqu'on en dise, est pire. Détail qui ne devrait pas manquer de nous faire réfléchir : malgré la chute du communisme amorcée dès 1987, les auteurs de fictions politiques restent d'un pessimisme absolu. Passons.

Nous voilà donc à Chamrouche, entre le 27 mai et le 27 juin d'une année qui pourrait être la nôtre, qui est en tout cas au seuil des années 90. Le pays est tombé sous la coupe des « frondistes » qui sont là parce que « quelque chose d'instinctif, inscrit sans doute dans le patrimoine génétique de l'espèce, pousse les grandes masses humaines à cautionner ce qui promet la désolation et le carnage ». Le frondisme, « c'est quand tu es battu devant une foule et que tu tombes, et que la foule rit aux larmes ». Ces frondistes, qui méprisent d'un seul tenant l'art, la pensée et les étrangers, décident d'exécuter un quatuor à cordes, une troupe de clowns et des « nègres ».

Mais n'allez pas croire qu'*Alto Solo* soit didactique. Car il y a Tchaki Estherkhan, l'altiste, une fille plutôt lourde, sans grâce physique, mais qui tire de son alto des sons merveilleux. « Un jour, le violoncelliste l'écoutera et se tuera ». Il y a la musique et l'écriture ample et presque poétique de Volodine qui traversent ce drame, ce récit incroyablement dense qui ne comporte que peu de dialogues.

Drame ? Tragédie, oui. À la suite d'un attentat frondiste, le violoncelliste perd deux doigts de la main droite et l'écrivain a les yeux touchés. « Il songe à tout ce qu'il aurait pu écrire encore et qu'il n'écrira plus (...) ». Il songe au présent lamentable, à l'avenir infirme, mais pas au passé.

C'est l'histoire des hommes et de leurs saloperies, et c'est l'histoire de quelques autres au cœur vaste et tendre...

Le voyage pour stupéfiant



NOUVELLES COMPLÈTES (Tome 1)

Paul Morand
Paris, Gallimard,
Bibliothèque de la Pléiade,
1992, 1154 p.
« J'AI ÉCRIT mes premières nouvelles pour frapper un coup, non pas en littérature mais dans le siècle. C'était ma façon d'annoncer aux gens que des signes étaient en train d'apparaître dans leur ciel ».
Les années 20, ou le tohu-bohu de l'après-guerre. Les champs de bataille ont été délaissés pour les halls de gare. On se presse vers les

palaces, les bars et les dancings. Fox-trot, charleston et tango. On passe d'une sleeping-car à un transatlantique : cigarettes aromatisées, rocking-chairs et journaux étrangers. Le tumulte d'un jazz-band, le parfum de l'opium et l'ivresse de la cocaïne; la flamboyance d'un luxe certain qui permet de traverser les capitales, les continents. Une table de casino où l'on gagne trop.
« En 1925, chacun sa drogue. J'avais pour stupéfiant le voyage ». Londres, Madrid, Budapest, Berlin, Copenhague : dans ces capitales, Paul Morand exerça ses activités diplomatiques, qu'il entrecoupa de séjour au Japon, en Chine et à Singapour, via New York et Vancouver. Observateur de l'Europe d'après-guerre, qui lui paraît bien malade, quelque peu agonisante, il traque les déclassés, en rupture de ban dans une société marquée par la nouveauté de deux phénomènes : l'émancipation des

Paul Morand
Nouvelles complètes

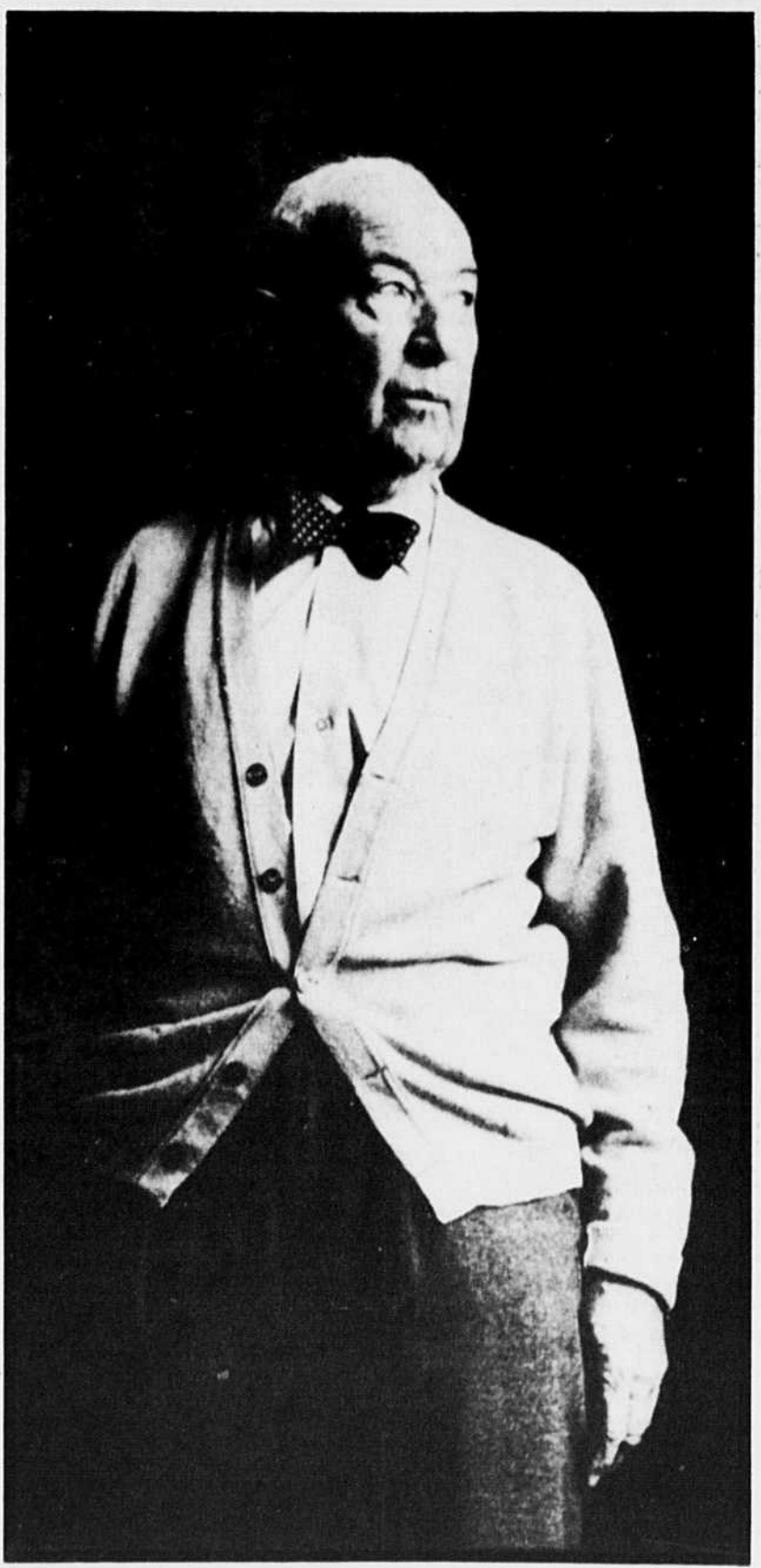
ÉDITIONS FRONDISANT, ÉCRIVAIN ET ANIMATEUR
PAR MICHEL CHÉRON

ÉDITIONS FRONDISANT

bolchevik succède à la princesse russe en exil, la milliardaire de Newport à la chanteuse noire de Harlem.
Jouisseurs et aventuriers, demi-fous et demi-folles que Paul Morand saisit au vol, dans leurs courses effrénées, dans leurs danses que seul l'évanouissement semble pouvoir arrêter. Ils sont bénéficiaires d'un sursis d'existence, appartenant à une génération désarmée devant l'Europe nouvelle, et qui n'a jamais su dire non, une génération « Venue on ne sait d'où, (qui) n'allait nulle part, quoiqu'elle eût l'air de connaître son destin (...) ». Elle se laissait exporter, réexporter d'un pays, d'une nationalité à l'autre, avec indifférence.

Dans le paysage littéraire des années 20, la prose de Paul Morand suscita des commentaires variés. Proust préfaça son premier recueil, annonçant « un nouvel écrivain généralement assez fatigant à lire et difficile à comprendre parce qu'il unit les choses par des rapports nouveaux ». Claudel lui dit : « Vous allez vers les choses en trombe rectiligne ». Max Jacob lui écrivit : « Vous avez toujours vos yeux de 15 ans, nous avons de la cécité et du strabisme ». Pour Aragon, Morand n'était qu'un écrivain de circonstance. Pour sa part, Céline lui octroyait « un petit carat de créateur ».

Influencés par le cubisme et le découpage cinématographique, les nouvelles de Paul Morand évoquent les grouillements du monde, et dressent un inventaire cumulatif du globe. Multipolaire, sans cesse aux aguets, cet homme pressé que fut Morand mita sur le voyage, préférant « demander d'un coup à la distance ce que le temps ne pourrait nous donner que peu à peu ».
« ... la pudeur et l'élégance de l'époque exigeant des adieux sans larmes à une civilisation moribonde. Un simple faire-part ».



Paul Morand

HUMANITAS

NOUVEAUTES 1992

Bernard ANTOUN A une absence Poème 76 pages 9,95 \$	Gérald ROBITAILLE Itinéraire anti-littéraire Essais 92 pages 12,95 \$
Incertitudes Anthologie de la poésie roumaine (Décembre 1989-Décembre 1991) Préface d'Axel Maugey 154 pages 14,95 \$	M. Elisabeth MUDIMBE-BOYI L'œuvre romanesque de Jacques-Stephen Alexis Essai 136 pages 17,95 \$
Caroline Bayard, Pierre Bertrand, Bogdan Gugu, Alberto Kurapel, Axel Maugey, Gina Stoiciu Exil et Fiction Collection Circonstances 136 pages 14,95 \$	Gervais POMERLEAU Tison-Ardent Roman 158 pages 18,95 \$
Sylvain RIVIERE Les palabres de Procule à Désiré (III) Collection Circonstances 82 pages 12,95 \$	Réal-Gabriel BUJOLD L'Indien qui ne regardait jamais la mer suivi de Le Chant de Cocomatinoc Théâtre 96 pages 12,95 \$
Constantin STOICIU Le roman du retour Collection Circonstances Le Printemps européen II 196 pages 15,95 \$	Sylvain RIVIERE Le pays déglotté Théâtre 158 pages 14,95 \$
Sylvain RIVIERE Marcel GAGNON Le pays de Chair-Ame Collection Reflet Poésie / Illustrations 80 pages 38,00 \$	

5780, avenue Decelles, Montréal, Québec, Canada H3S 2C7
Commandes téléphoniques acceptées
(514) 737-1332

femmes, le brassage des peuples et des races. Ce ne sont pas des révoltés, mais bien des extravagants, selon le mot de Paul Morand.
Il sont arrivistes, nouveaux riches, hommes d'affaires véreux ou filous astucieux qu'une époque instable mélange à ceux broyés par l'effondrement du vieux monde, ces aristocrates déclassés ou ces bourgeois affolés par la libération des mœurs. La midinette et la prostituée côtoient la femme d'affaires et l'artiste; la petite paysanne promue commissaire



UN LIVRE RAFFRAÏCHISSANT

MARIO D'EER

GUIDE DE LA BONNE BIÈRE

180 pages
14,95 \$

TRÉCARRÉ

FRANÇOIS DOLLIER DE CASSON

Histoire du Montréal 1640-1672

1640-1672

Avant-propos de Paul Zumthor

232 pages • 26,50 \$

Les Éditions Balzac

Les moralistes dans tous leurs états

LES MORALISTES DU XVII^e

Laffont, Bouquins, 1400 pages.
Sous la direction de Jean Laffont
Alain Charbonneau

ROLAND BARTHES écrivait dans l'un de ses essais qu'il y a deux façons de lire les *Maximes* et *réflexions* de La Rochefoucauld : « par citations ou de suite ». Autrement dit : en abeille ou en escargot. Dans le premier cas, on entre dans le recueil comme par effraction, on y butine d'une réflexion à l'autre; la lecture est volage et libertine, tournée vers la découverte, la surprise, la trouvaille, elle est un peu comme le ciseau avec lequel on découpe les passages et on s'amuse à refaire le livre à son image. Dans le second cas, on avance péniblement, pas à pas et ligne par ligne; ce qu'on lit alors, c'est un livre, ce qu'on découvre, c'est une machine à faire court, ce contre quoi bute notre lecture, c'est l'armature rhétorique qui sert de squelette commun à toutes les réflexions; passé trois pages, on étouffe, passé 10, on est complètement abruti.

On ne saurait trop conseiller la

première méthode, de loin la plus épicurienne des deux, aux éventuels lecteurs et lectrices des *Moralistes du XVII^e siècle* que publie Laffont dans la collection Bouquins. Ce gros volume regroupe les oeuvres morcelées de ces écrivains du Grand Siècle qu'on appelait les moralistes, et auxquels Nietzsche reconnaissait le mérite d'avoir « dénié » l'humanité. En tout, 1400 pages de maximes, pensées, réflexions, proverbes, sentences, fragments, notes, aphorismes et apophtegmes, qui tous exploitent dans son infinie variété l'élasticité de la forme brève et lui prêtent mille visages, mille expressions — de quoi nourrir son honnête homme pour l'année qui vient ! Hermétique ou limpide, fulgurante ou didactique, déchirée comme un lambeau de chair ou ovée comme une bulle de savon, rabâchante, cadencée, atomique, autarcique, la forme brève telle que la pratiquaient les moralistes, à la limite, ne dit rien : elle est. Elle dit ce qu'elle dit, et le contraire de ce qu'elle dit. L'autrême l'avait compris mieux que quiconque, lui qui, deux siècles plus tard, s'amusa à apposer aux maximes de ses aînés un coefficient négatif et à les retourner comme des gants. Telle est la



forme brève en effet : paradoxale, escarpée et abrupte, isolée sur la page, cerclée de blanc ou ceinturée par des pieds de mouches, décollée d'un ensemble qui n'est plus, abandonnée, seule, nue et une. Une solitude absolue, la solitude faite forme.

Les oeuvres retenues par Jean Laffont et ses nombreux collaborateurs ne sont évidemment pas d'égale importance. La Rochefoucauld, La Bruyère et Pascal occupent, comme il se doit, plus de la moitié des pages du livre, et les voir ainsi réunis sous les trois sous un même toit, les lire comme ça de front ou concurremment donne par moments le vertige.

On ne passe pas, sans s'essouffler ni se perdre un peu en cours de route, d'une des maximes du duc (« L'accent du pays où l'on est né demeure dans l'esprit et dans le coeur comme dans le langage ») ou de l'une de ses formules effilées et assassines (« Le plus dangereux ridicule des vieilles personnes qui ont été aimables, c'est d'oublier qu'elles ne se sont plus »), aux petits spasmes apologetiques de Pascal (« Condamnable, condamné ») ou aux fragments du si sympathique La Bruyère (« Il faut rire avant que d'être heureux, de peur de mourir sans avoir ri »). Plaisir de redécouvrir la profondeur de Pascal et la puissance de son style, la pénétration presque meurtrière de La Rochefoucauld et la variété de La Bruyère, cet ancêtre du sociologue moderne qui s'interrogeait déjà sur la mode et sur les us et coutumes de

son époque.

Mais l'intérêt de cette heureuse initiative éditoriale est ailleurs. En marge de ces trois incontournables monuments que sont les *Maximes*, les *Pensées* et les *Caractères*, on pourra en effet découvrir près d'une vingtaine de moralistes obscurs ou oubliés, dont les oeuvres, mineures et difficilement accessibles au grand public (plusieurs n'ont pas été rééditées depuis la fin du XVII^e), dissèquent elles aussi les intermittences du coeur et les dessous de l'âme humaine. Souvent moins imperméables au jansénisme et à l'austérité religieuse de l'époque, ou alors carrément en rupture de ban avec eux, ces recueils nous réservent parfois de belles surprises. Ainsi de Bonaventure d'Argonne, auteur des *Maximes et réflexions de Monsieur de Moncade* : « Il ne faut compter nos amis que du jour de leur mort ». Et de Dufresny, tenu pour un lointain précurseur des papiers collés et auteur d'*Musements sérieux et comiques* aux accents ubuesques : « Je pardonne aux ouvrages sérieux qui me font rire; mais comment tirer parti de ces comiques qui vous attristent ? » Surréaliste avant l'heure, ce bohème dépressif aurait, paraît-il, combattu

l'absurde par l'absurde, en épousant sa blanchisseuse pour acquitter une dette qu'il avait contractée envers elle.

Complètent le tableau, dans leur intégralité et sous forme d'extraits, les recueils de Jean Domat, Madeleine de Scudéry, Bussy-Rabutin, Pi-brac, Jean Puget de la Serre, Miffé de la Sablière, Saint-Cyran, Fénelon, le père Bonhours, Damien Mitton, Mme de Sablé, l'abbé d'Ailly, de Ver-nage, Pierre Mathieu, François de Rues, Garaby de la Luzerne, Urbain Chevreau et l'auteur anonyme d'un texte longtemps attribué à Pascal, le *Discours sur les passions de l'amour*. Chaque oeuvre est précédée d'une introduction confiée à un dix-septième, qui résume pour nous la biographie de l'auteur et nous met au fait des difficultés plus ou moins grandes que présente l'établissement des textes (on sait que pour Pascal, cela ne va toujours pas de soi). L'introduction substantielle de l'ensemble du livre, signée Jean Laffont, détaille quant à elle les « heurs et malheurs » de la forme brève, et en suit les métamorphoses jusqu'au XIX^e siècle, dans les oeuvres de Ponge, de Char ou de Cioran.

Plaisir assuré.

La désinvolture du poète

LES PAS EN ROND

Herberto Helder
Traduit du portugais
par Marie-Claire Vromans
Arléa, Paris, 1991, 170 pages.
Hervé Guay

LA TRADUCTION en français des *Pas en rond* d'Herberto Helder est une chose heureuse. Bien que la lecture de l'ouvrage portugais déroute, au bout du compte elle stimule l'esprit, réjouit le coeur et convie à un déplacement similaire à l'exil qui fut celui de l'écrivain durant la dictature de Salazar.

Ces nouvelles poétiques baignent dans une fantaisie des plus singulières. Parfois parce qu'elles partent d'un point de vue inopiné, tantôt car l'auteur s'y manifeste rebelle à toute idée convenue et à toute forme d'autorité. Ces deux pans voisins forment l'ossature de ce recueil, autrement si varié, si éclaté qu'il se laisse difficilement appréhender en bloc.

Il en est ainsi des miniatures, qu'elles ne se révèlent qu'à l'obser-

vateur attentif, lequel doit s'incliner tour à tour vers chacune d'elles. Ludiques également en ce qu'elles requièrent l'intimité du regard et la complexité de qui les examine.

Telles ces lettres qui s'endorment dans *Rêves*, nouvelle en forme d'entretien avec on ne sait qui. Plus loin, une chienne déplore la perte d'un marin qui lui tenait compagnie : « À quoi bon ? Des chagrins, il n'y en a que trop. » Or, Helder écrit cela avec tellement de désinvolture, qu'il vaut mieux pour le lecteur y souscrire de la même façon.

Par ailleurs, si l'écrivain étonne toujours, il ne perd cependant pas pied dans le coq à l'âne, ses courtes fictions étant bien structurées, souvent même circulaires. En fait, j'ai l'impression que lire Helder équivaut à longer la circonférence d'un cercle : on se reconnaît lorsqu'on repasse au même endroit, autrement, tout va si vite qu'on est un peu étourdi.

D'autre part, il y a chez lui une nature de poète mélancolique, d'exilé qui rend émuante en même temps

qu'implacable sa perception du monde car elle émane d'une perte, d'une blessure rémanente. D'où cette écriture en dents de scie, sismographe d'une personnalité en constante adaptation vis-à-vis de l'extérieur, néanmoins d'une fidélité à soi-même translucide.

Il écrit : « Je pensais à Dieu quand les trains trépidaient sur leurs rails et siffaient si près de moi. Quand ils s'acheminaient vers Anvers. Je pensais aux trains comme quelqu'un qui pense à Dieu : avec un manque désespéré de foi. Je pensais aussi à Dieu — un train : quelque chose qui existe sans doute, mais qui est absurde, qui part vers une destination indéfinie : Anvers — mais probablement ce n'était pas ça. »

Voilà comment on s'habitue, après quelques pages de ce bref recueil, à voir succéder à la fiction la plus débridée des fragments autobiographiques en forme de réflexion. Chez Helder, les éléments les plus disparates se suivent et trouvent leur harmonie selon des liaisons magiques qui valent droit l'imagination.

Écrivains en marge

CET OEIL, LE CIEL

Tim Winton,
Les Belles Lettres, Paris,
1991, 182 pages

ELLE ME REGARDE

Gyorgy Spiro,
Les Belles Lettres, Paris,
1991, 202 pages

Hervé Guay

LES BELLES LETTRES ont inauguré ce printemps une collection de littérature étrangère. Leur créneau, les écrivains en marge dont plusieurs proviennent des dites petites littératures. Pour ce faire, ils ont donné à leurs ouvrages un look très accrocheur, couverture mate à deux tons contrastés et vignette style vieille photo retouchée, lequel donne vraiment envie de lire. Parmi les nouveautés de l'automne, un court roman australien de même qu'un récit hongrois, le premier plus facile d'accès et plus réussi que le second.

Tim Winton, l'enfant prodige des lettres australiennes, confie la narration à un gamin justement, Morton Flack dit Ort, rejeton de hippies. Cet épéur, dans la langue crue des jeunes de son âge, raconte les malheurs de sa famille à la suite d'un accident qui fait de son père un légume.

Pendant que sa soeur aînée se consume de haine, que sa grand-mère retombe en enfance, sa mère et lui, entraînés par un mystique, trouvent la foi. Leur croyance nouvelle n'améliorera pas leur sort. Ort pré-adolescent ne sera pas mieux à même de comprendre dans quel monde il vit.

Cet oeil, le ciel pose un regard



caustique tant sur une certaine marginalité que sur le conformisme ambiant. Il montre surtout à quel point les gens sont incapables de se départir de leurs illusions. Si jamais ils le font, la plupart du temps, ils sombrent dans d'autres, pires que les premières.

Il y a également dans ce roman sympathique une réflexion fort intéressante sur la croissance. L'homme arrive-t-il jamais à une certaine ma-

turité ? Ort est-il en cela si différent des autres ?

« J'ai l'impression de vivre au milieu de nulle part. Je prie Dieu en espérant qu'il m'entend. Tout ce que je reçois de lui est un silence de mort. Je suis un peu coincé. Je n'ai plus l'impression d'être un gamin. Je ne suis même pas un ado à proprement parler. Je ne suis pas un adulte. Je n'habite pas en ville. Chais pas du tout comment me comporter. »

Les fragments autobiographiques de Gyorgy Spiro sont moins limpides que les méditations d'Ort. Ils donnent plus dans l'imaginaire tourmenté de certaines littératures de l'est que dans la sincérité anglo-saxonne.

Elle me regarde traite certes de la difficile quête de la virilité, à laquelle l'auteur trouve un substitut valable dans l'acte littéraire lui-même. Les plus belles pages de Spiro sont incidemment celles où il décrit sa rencontre avec un célèbre poète étranger, avec qui il se lie d'amitié à Budapest et à New York.

L'écrivain hongrois donne la pleine mesure au contact d'un homme qui suscite la réflexion sur son métier. Beau chapitre aussi que celui qui s'intitule *Mon lecteur*, éloge de l'érudition et de l'amour des lettres. Ces pages nous en disent plus sur Spiro que nombre de celles qui les précèdent où l'autobiographie se fait plus directe.

Je est un autre

HAMILTON STARK

Russell Banks
Actes Sud, 1992, 345 pages
Francine Bordeleau

DEPUIS sa découverte de Paul Auster, Actes Sud, la « petite maison d'Arles », me semble en voie de se constituer une collection de lettres anglo-américaines d'une remarquable qualité. Ce qu'illustre — une fois de plus — *Hamilton Stark*, un roman originellement paru en 1978 et dont se rapproche à maints égards *La chambre dérobée*, le dernier volet, daté de 1986, de la *Trilogie new-yorkaise* signée par Auster. Nous voilà donc en train de cerner le courant auquel appartient le romancier-culte, ce qui n'est certes pas inutile.

Dans le roman de Russell Banks, le narrateur a un ami : A. Une seule initiale désigne cet homme d'une taille immense, marié et divorcé cinq fois, volontiers brutal, misanthrope, peut-être un peu fou ou, à tout le moins, étrange. Afin de trouver la vérité et l'identité de son ami, le narrateur aura un jour l'idée de faire de A. un personnage de roman et lui donnera le nom de Hamilton

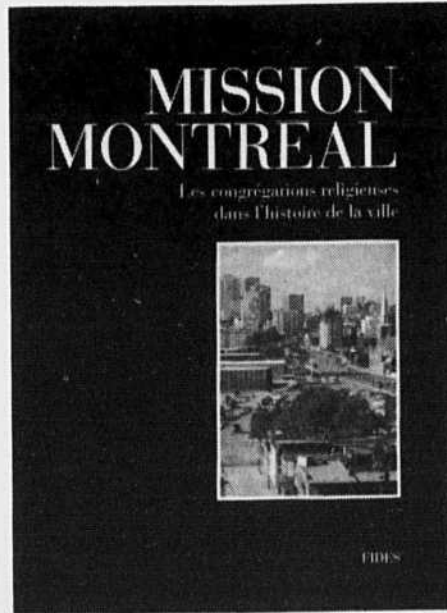
Stark. Mais, et ceux qui ne le savent pas encore en seront convaincus en lisant Banks, la vérité d'un être est multiple et son identité, un amalgame complexe d'indices parfois contradictoires. Ce qui n'aidera pas notre narrateur à y voir clair, c'est que la propre fille de A. a elle aussi entrepris d'écrire le roman paternel en se servant, comme matériau, d'entrevues réalisées avec chacune des ex-femmes de son père.

Toutes ces perceptions différentes du personnage, ces versions serais-je tentée de dire, nous sont projetées. Au lecteur de faire un choix ? Si on veut. Mais, cette anecdote est plutôt un prétexte, le support du fiction. Car *Hamilton Stark*, avec son thème du roman dans le roman — un thème souvent abordé, comme personne ne l'ignore —, nous propose une réflexion assez passionnante sur la création littéraire, sur la fabrication d'un héros de fiction. Pour en arriver à cette idée que soutenait en substance Jacques Lacan : nous n'appréhendons jamais le réel comme tel, seule nous est accessible son interprétation. Et cette idée débouche, dans *Hamilton Stark*, sur le constat déprimant que la seule existence que nous puissions avoir est celle que nous ré-

vèle le regard — *incompétent* — des autres.

Russell Banks se laisse parfois embrouiller lui-même par ce récit qu'il a complexifié à loisir, mélangeant par exemple A. et Stark. Mais, la combinaison d'un style personnel et puissant et d'une histoire polysémique font de *Hamilton Stark* un roman à lire.

Pour souligner les 350 ans de Montréal



MISSION MONTRÉAL

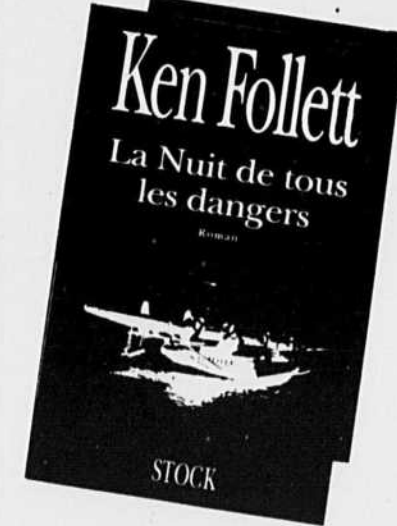
Les congrégations religieuses dans l'histoire de la ville

Comprenant plus de 250 photos dont plusieurs en couleurs, ce magnifique album rappelle le rôle important des congrégations religieuses dans l'histoire et le développement de la ville. Il prolonge l'exposition du même nom réalisée par le Musée David M. Stewart. Vol. de 160 pages, 29,95\$

Il faut parler de ces milliers d'hommes et de femmes qui, depuis les débuts de la métropole, ont mis leur vie au service de Dieu et de leur prochain. Il faudrait visiter avec eux les hôpitaux, les hospices, les asiles, les orphelinats, les maternités, les refuges de nuit, les prisons. Avec eux, parler au pauvre, au vieillard, à l'aveugle, au sourd-muet, à l'enfant démuné. Aller les voir enseigner au couvent, au collège, à l'académie, au jardin d'enfance, à l'école normale, à l'école d'infirmerie ou à l'école technique. (Jean Prochencher)

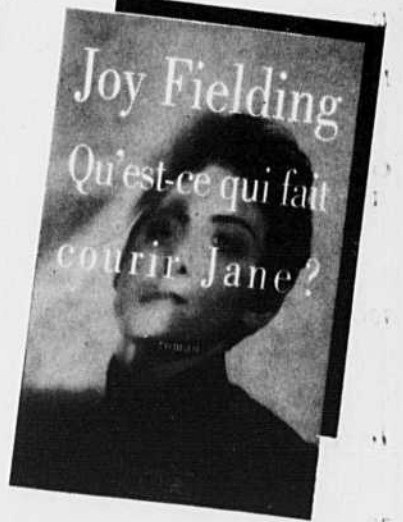
FIDES

L'amour, l'aventure et le suspense, les émotions de l'été!



Humour et suspense:
Du vrai Ken Follett!

Stock, 524 pages,
32,95\$



«Un après-midi de printemps, Jane Whittaker sortit pour acheter des oeufs et du lait, et oublia qui elle était...»

Jean-Claude Lattès,
473 pages, 44,95\$



Le destin, l'amour, le salut, sont des continents romanesques qu'on aurait tort de croire engloutis.

Grasset, 442 pages,
39,95\$

en vente chez votre libraire

Librairie
GALLIMARD

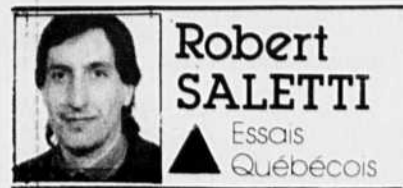
L'Istituto Italiano di Cultura
et la Librairie Gallimard
ont le plaisir de vous inviter à l'exposition

LE LIVRE DANS L'ACTIVITÉ
ÉDITORIALE DES BANQUES
ITALIENNES

3700, boul. Saint-Laurent, Montréal, H2X 2V4
Tél.: (514) 499-2012 • Téléc.: (514) 499-1535

le plaisir des
Livres

La mission de l'information



Robert SALETTI
Essais
Québécois

**L'INFORMATION :
COMMERCE OU
MOYEN DE LIBÉRATION**

Jean Pellerin, Éditions du Méridien, 226 pages. L'INFORMATION n'a pas toujours bonne presse. Un exemple parmi d'autres, cette citation attribuée au candidat présidentiel Ross Perot : « Je ne suis pas sûr à quel point les gens lisent encore. Ce qui a vraiment un impact sur eux aujourd'hui, c'est la télévision. Je pense qu'on pourrait écrire tout ce qu'on veut en première page du *New York Times* et que

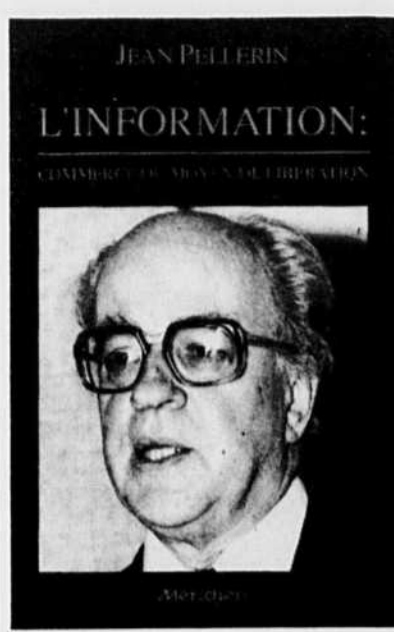
personne n'aurait de réaction ». Quand on entend cela, on regrette amèrement que l'icône Frank Zappa n'ait pas donné suite à son idée de se porter candidat lui aussi. C'est un mufler mais un grand musicien, et il ne prêche pas la béatitude devant ce que mon jeune fils appellerait, s'il parlait, la télévision. Il est vrai que l'anti-intellectualisme primaire est de bon ton, surtout en politique, mais tout cela serait moins inquiétant si Perot n'était pas assez riche pour financer lui-même une campagne électorale de 100 millions \$.

Mais les impressions des Perot, Chrétien, Carle, et tutti quanti ne résistent pas à la réalité. Le dernier livre de Jean Pellerin donne quelques chiffres intéressants, s'ils ne sont pas tout à fait surprenants. Bien que le nombre d'analphabètes dits fonctionnels se maintienne ou même augmente dans certaines

couches de la population, le public reste dans l'ensemble fidèle aux quotidiens, et la crainte qu'avaient fait naître l'apparition et le développement de la télévision dans les années 50 n'est plus de mise aujourd'hui.

Au Québec, même si le pourcentage de lecteurs de quotidiens est inférieur à la moyenne canadienne et surtout à celui des pays qui sont grands consommateurs de journaux comme la Suède, le Japon, l'Allemagne et la Suisse, il reste supérieur à ceux de l'Italie et de l'Espagne, entre autres. Plus révélateur des changements sociaux que le pourcentage de lecteurs, est toutefois le poids relatif de la publicité dans la composition et la survie des quotidiens. L'édition dominicale du *New York Times* comporte en moyenne 558 pages et le papier consommé par ce grand quotidien nécessite l'abattage de 5,5 millions d'arbres par année... *New York* n'a jamais paru si loin de Rio.

Un des intérêts (et une des limites) de *L'information : commerce ou moyen de libération* est de placer d'emblée la liberté de presse entre ces deux balises de l'information que constituent le lecteur et l'annonceur, l'information et la publicité, la libération et le commerce. De fait, l'absence de point d'interrogation dans le titre de l'ouvrage montre qu'il s'agit d'une fausse question : selon Pellerin, la presse est commerce et moyen de libération. On comprend dès lors que



le droit à l'information est un droit relatif, que tempèrent certaines entraves comme la survie économique du journal, certains droits de la personne (mais pas tous et en particulier pas ceux des travailleurs syndiqués comme on va le voir) et la liberté même de la presse (tout dire n'est pas possible, et souvent pas nécessaire). Or, pour Pellerin, ancien rédacteur et éditorialiste au journal *La Presse*, ce droit relatif à l'information gagne en absolu quand il est confronté aux revendications

de ceux qui fabriquent les journaux, et des journalistes au premier chef. À ses yeux, la syndicalisation donne aux relations de travail une saveur idéologique qui limite l'impartialité souhaitée des journalistes. De plus, la grève dans un journal met en cause le respect des contrats de publicité et des abonnements. Les droits des travailleurs sont donc pris en sandwich, comme on le voit, entre ceux des annonceurs et ceux des lecteurs qui représentent les deux plateaux à partir desquels le droit à l'information trouve son équilibre.

Pellerin craint tellement les syndicats que lorsqu'il décrit les éléments qui ont perturbé les milieux journalistiques francophones du Québec dans les années 70, il parle de la « tentation nationale-socialiste » à laquelle cédaient volontiers plusieurs militants syndicaux du temps. J'ose croire que cette expression associant les idéaux social-démocrates d'une époque marxisante au national-socialisme est un mauvais lapsus.

Pour Pellerin, l'information est un droit qui, s'il n'est pas absolu, est inaliénable. Son anti-syndicalisme est celui d'un praticien. Son expérience lui fait croire que les journalistes ont une mission qui transcende les relations de travail. Il ne réfute pas l'appellation de quatrième pouvoir donnée à la presse. La presse veut savoir ce que l'État sait (et parfois cache), elle doit être « dérangeante ». Aussi la

concentration de la presse n'est pas un problème en soi. À pouvoir, pouvoir et demi, si nécessaire. La presse est essentiellement démocratique. Et la démocratie est conquérante. Selon Pellerin, si les pays pauvres se prévalent des services des grandes américaines ou européennes, c'est d'abord parce que ceux-ci sont plus complets et plus intéressants à leurs yeux. Comme on le voit, le consommateur est roi, où qu'il soit.

Disons-le tout net, *L'information : commerce ou moyen de libération* fait un peu fourre-tout. Le livre déborde de questions judicieuses mais souffre de l'absence d'une véritable ligne directrice. Commerce et moyen de libération, c'est-à-dire libération par le commerce et pour le commerce ? C'est ce que laisse croire une phrase comme celle-ci : « Nous vivons à une époque où il ne devrait plus y avoir de place pour la médiocrité. Pourtant, toutes les entreprises — y compris les entreprises de presse — entraînent du bois mort, c'est-à-dire des employés médiocres ou incompétents que surprotègent les conventions collectives de travail ». Nous voilà au mot d'ordre de notre époque, la qualité totale. C'est drôle mais quand j'entends le mot « total », je pense à l'État total (*die totale Staat; lo stato totalitario*) que prônait les régimes fascistes. Assistons-nous à la naissance d'un nouveau droit de la personne : le droit à l'information totale ?

**LES ÉDITEURS CANADIENS
D'EXPRESSION FRANÇAISE**

Moncton, Saint-Boniface et Sudbury
vous donnent rendez-vous cet été...
chez votre libraire!

ÉDITIONS D'ACADIE

Le diable Frigolet
Anselme Chiasson
contes - 14,95 \$

Anne d'Acadie
Claude LeBouthiller
roman - 11,95 \$

Les légendes des îles de la Madeleine
Louis Haché
légendes - 9,50 \$

ÉDITIONS DU BLÉ

Un Piano dans le noir
Simone Chaput
roman - 17,95 \$

Refermer avant d'allumer
Jérémy Boudreaux
roman - 16,95 \$

April Raintree
Béatrice Culleton
roman - 16,95 \$

ÉDITIONS DES PLAINES

Le coupeur de têtes
Nadine Mackenzie
roman - 8,95 \$

La Fille bégue
Annette St-Pierre
roman - 9,95 \$

Nipsya
Georges Bugnet
roman - 9,95 \$

PRISE DE PAROLE

Le soleil se lève au Nord
Doric Germain
roman - 11,95 \$

Courts Métrages et Instantanés
Marguerite Andersen
nouvelles - 12,95 \$

La Prison rose bonbon
Raymond Quatorze
roman - 23,95 \$

Plusieurs autres titres en promotion.

DANS CES BONNES LIBRAIRIES

Montréal : Agence du livre, Claude Payette (Longueuil), Demarc-Fleury (Ahuntsic), Desmarais et Robitaille, l'Encrier, Flammarion (Mt Trust, Carrefour Angrignon), Marché du livre, Raffin.

Environ : Arcades (St-Eustache), Clément Monn (Terrebonne), Demarc (Duvernay, Laval, St-Jérôme), Flammarion (Brossard), Le Fureteur (St-Lambert), Lu-Lu (Terrebonne), Marc-André Fortier (Châteauguay), Sons et lettres (Verdun).

Trois-Rivières-Mauricie : Clément Monn (Cap de la Madeleine, Shawinigan, Trois-Rivières), Gameau (Vx Trois-Rivières), Ponier (Trois-Rivières), René Martin (Joliette).

Québec : Chouinard (Charry), Laliberté, Prantout, Place Laurier.

Estrie-Centre : Bblaine CGC (Sherbrooke), Centre du Québec (Drummondville), Daignault (St-Hyacinthe), E.B.M. Soils (St-Hyacinthe), des Galeries (Granby), Moderne (St-Jean).

Ottawa-Hull : de la Capitale, Demarc, Trillium.

Dépoussiérer le marxisme

D'UN DÉSASTRE OBSCUR

Droit, État, Politique, Alain Badiou, Alain Badiou
La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 1991, 62 pages

LES FRONTIÈRES DE LA DÉMOCRATIE
Étienne Balibar, Paris, Éditions La Découverte, 1992, 266 pages

Marcel Fournier

L'EFFONDREMENT du communisme (d'État et de parti) suscite en Europe des réactions mêlées de contentement et d'inquiétude. La démocratie a gagné mais de quelle démocratie s'agit-il ? Pour les politiciens occidentaux, d'abord préoccupés de réunir des votes, cela va de soi : la démocratie c'est l'Occident. Plus lente à réagir, la philosophie ne peut se satisfaire d'une telle réponse. Personne n'a pu prévoir les profondes mutations des dernières décennies ; il faut aujourd'hui essayer de comprendre ce qui s'est passé et si nécessaire, de changer ses grilles d'analyse.

Chez les philosophes, les premiers intervenants sont des marxistes et d'anciens militants communistes. Faut-il s'en étonner ? Il en va à la

fois de leurs convictions politiques et de leur système de pensée. Alain Badiou a été membre du Parti communiste français de 1961 jusqu'à son expulsion en 1981. Il se montre disposé à critiquer l'ancienne URSS, « grise totalité despotique », mais il demeure fidèle à Lénine et à sa pensée : « Personne jamais », écrit-il, ne fera dire « Saint-Pétersbourg ». En d'autres termes, la fin du communisme institutionnel (d'État, de parti) en URSS ne signifie pas, de son point de vue, la « mort du communisme ».

Même si le mot est souillé, Badiou entend défendre la noblesse du concept philosophique du communisme : c'est le concept éternel de la subjectivité rebelle. Il entend aussi montrer que loin d'être totalement désuet, le marxisme peut nous aider à comprendre ce qui se passe dans l'ancienne URSS. Et sa courte réflexion philosophique prend parfois le ton d'un pamphlet politique : le « triomphe de la démocratie » c'est celui des propriétaires. Jamais on n'a vu une forme parmi d'autres de la démocratie, le parlementarisme, aussi étroitement associée à une économie de marché : c'est du *capitalo-parlementarisme* ! Badiou n'a cependant pas tort de rappeler que la politique ne se limite pas seulement à la gestion de l'État de droit : c'est

aussi une « libre activité de la pensée du collectif », c'est l'émancipation du collectif.

Étienne Balibar se montre pour sa part sceptique face à ceux qui, comme Badiou, demeurent fidèles à l'idéal communiste et considèrent que l'effondrement de l'URSS laisse maintenant le champ libre pour un communisme et sur le plan théorique, pour un marxisme, authentiques. Co-auteur avec Louis Althusser de *Lire le Capital*, Balibar a participé au renouveau du matérialisme historique dans les années 1970 ; il est aussi l'un de ceux qui 10 ans plus tard ont demandé à leurs camarades d'ouvrir les fenêtres.

L'effondrement du « socialisme réel » ne l'a pas bouleversé ; c'était inéluctable.

Pour ce philosophe, la politique demeure au centre de ses préoccupations : « Je suis plus que jamais convaincu qu'il n'y a ni véritable politique sans philosophie, ni véritable philosophie sans politique ». Mais que faire du marxisme qui a pris un sérieux « coup de vieux » ? Si cette théorie doit continuer d'exister comme « programme et instrument de connaissance du réel », il faudra que ce soit sur d'autres bases. En d'autres termes, il faudra « penser autrement ». Que veut dire aujourd'hui la « lutte des classes » ou le na-

lionalisme ? Balibar accepte de remettre en question ses anciennes catégories de pensée pour analyser les mutations qui bousculent l'Europe : évidemment l'effondrement du communisme mais aussi l'affirmation de la société multi-ethnique et multi-culturelle, la mondialisation de la politique et de la vie quotidienne, la réactivation des nationalismes à l'Ouest et à l'Est de l'Europe et l'inquiétante progression d'une extrême droite fascisante.

Il n'y a pas de réponse simple. Une seule chose est certaine : la construction démocratique ne peut être le fait de l'État lui-même, elle ne peut être fondamentalement que « le fait de la politique en tant qu'activité collective et même activité de masse ». La démocratie n'est jamais acquise : on doit toujours se battre, remettre en cause d'anciens privilèges et établir de nouveaux droits. Il faut même, pense Balibar, « remettre en jeu la démocratie pour éviter qu'elle ne déprime ». C'est là un programme exigeant : dès que l'on fait un pas vers la démocratie, les « frontières de la démocratie » se déplacent plus loin. Hier, le parlementarisme, aujourd'hui, les droits de l'homme. La philosophie est indispensable à la politique : elle rappelle aux politiciens que la politique ne se limite pas à ce qu'ils font.

Le naufrage de la Yougoslavie

Paul Garde

Vie et mort de la Yougoslavie

Fayard

VIE ET MORT DE LA YUGOSLAVIE
Paul Garde
Éditions Fayard, 1992, 444 pages

Jocelyn Coulon

LA YUGOSLAVIE était une belle idée : rassembler des petits peuples pour qu'ils puissent vivre égaux et libres. Mais ce rêve, né des cendres de la Première Guerre mondiale, se transforma rapidement en cauchemar pour l'ensemble des populations yougoslaves. Dès sa création, la Yougoslavie a sombré dans la violence que seul Tito parvint à contrôler pendant une quarantaine d'années. Lui disparu en 1980, les vieilles querelles ont refait surface et, depuis un an, ont embrasé et détruit le pays. C'est l'histoire de ce tragique destin que

raconte Paul Garde, spécialiste français de la linguistique slave et grand connaisseur de ce que fut la Yougoslavie.

D'entrée de jeu, l'auteur décrit brutalement ce pays qui fut toujours une création artificielle. « La conscience d'un destin commun, la volonté de vivre ensemble, tous ces sentiments qui sont l'élément constitutif d'une nation, et le seul ciment possible d'un État viable, font totalement défaut dans ce pays, et n'y ont jamais existé. Cette première constatation... commande toute compréhension des problèmes yougoslaves ».

Pourtant, au début du siècle, Serbes, Croates et Slovènes y croyaient en ce pays. Mais la vie commune ne dura pas. Chaque peuple reprochait à l'autre les vexations, les massacres et les trahisons subis au cours de siècles

de cohabitation, de conquêtes et de domination. La Seconde Guerre mondiale exacerba ces rivalités qui ne furent contenues que par la main de fer du titisme. Après avoir rappelé cette histoire tourmentée, l'auteur consacre plusieurs chapitres à décrire les différentes régions de Yougoslavie, avec leurs langues, leurs cultures et leurs nationalités entremêlées, qui font de ce pays un écheveau aux problèmes pratiquement insolubles. Dans presque chaque république, des villages croates, serbes, musulmans et albanais sont à quelques kilomètres l'un de l'autre sans que jamais leurs habitants se côtoient. L'auteur trace aussi quelques rapides portraits de dirigeants actuels dont la plupart ont connu les prisons du régime titiste avant de prendre le pouvoir. Ils ne sont pas tous des grands démocrates et les salauds ne sont pas nécessairement dans le camp serbe.

Malgré son profond attachement pour tous les peuples de Yougoslavie, Paul Garde fait preuve d'une grande rigueur sur les responsabilités dans les massacres actuels. Reconnaisant son passé glorieux et ses luttes héroïques contre les nazis, l'auteur accuse toutefois la Serbie d'avoir déchaîné un nationalisme xénophobe, d'être l'agresseur et de ne pas vouloir sortir de cette culture de violence et de solutions extrêmes que ses politiciens affectionnent.

L'auteur souligne que si les Sloènes et les Croates ont développé une conscience territoriale avant la conscience nationale, chez les Serbes c'est le contraire : le peuple d'abord, le territoire après. « Cette opposition est un des clés du conflit actuel : les Croates s'accrochent à leur coin de terre, les Serbes à chaque représentant de leur peuple », écrit-il. D'où l'extension de la guerre en Bosnie-Herzégovine, qui n'était pas déclenchée au moment de la parution du livre de Garde, et, dans quelques mois, au Kosovo et en Macédoine, deux territoires que les Serbes ne veulent pas perdre. La guerre dans les Balkans n'est certainement pas terminée et le lecteur intéressé serait bien avisé de lire ce bouquin dont le nombre de pages ne devrait pas le rebuter. Au contraire, l'auteur a produit un livre de grande qualité et d'une lecture agréable et rapide.

HISTOIRE DES FEMMES Plon

Le XX^e siècle
Ce volume, le plus international par ses auteurs et le plus éclectique dans les disciplines représentées, est à ce jour l'essai de synthèse le plus important réalisé en histoire sociale contemporaine.

De l'Antiquité à nos jours, *Histoire des femmes* dresse le portrait de l'autre moitié de l'humanité. Une histoire qui interroge la société tout entière et qui est, tout autant, histoire des hommes.

Format encyclopédique abondamment illustré. Aussi disponible en coffret.